



Marc Bouiron, Françoise Paone, Bernard Sillano, Colette Castrucci et Nadine Scherrer (dir.)

## Fouilles à Marseille : la ville médiévale et moderne

Publications du Centre Camille Jullian

---

## Chapitre 2. Évolution de la morphologie urbaine

Françoise Paone, Bernard Sillano, Nadine Scherrer, Brigitte Vasselin et Manuel Moliner

---

DOI : 10.4000/books.pccj.905  
Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance  
Lieu d'édition : Aix-en-Provence  
Année d'édition : 2011  
Date de mise en ligne : 13 février 2020  
Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine  
ISBN électronique : 9782957155767



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

PAONE, Françoise ; et al. *Chapitre 2. Évolution de la morphologie urbaine* In : *Fouilles à Marseille : la ville médiévale et moderne* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2011 (généré le 02 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/905>>. ISBN : 9782957155767. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.905>.

---



Fig. 23. Détermination des différentes unités sur fond cadastral napoléonien (DAO M. Bouiron/Ville de Nice, F. Paone/Inrap).

## Chapitre 2

# Évolution de la morphologie urbaine

La connaissance de la morphologie urbaine a pris un essor particulier avec les fouilles réalisées ces trente dernières années. La multiplication des « fenêtres » ouvertes dans le sous-sol a permis de mieux comprendre la trame urbaine et le réseau viaire, depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours.

### 1. Le réseau viaire

Le réseau viaire apparaît comme l'élément le plus important dans la structuration de la trame urbaine. Que ce soit pour la période médiévale ou pour les Temps Modernes, la fouille des voies anciennes a permis de préciser leur tracé exact, en un nombre de points suffisamment nombreux pour commencer à réfléchir à l'échelle de quartiers.

#### 1.1. Lecture morphologique de la vieille ville (F. Paone)

Les différentes analyses réalisées montrent qu'à l'exception des faubourgs, la morphologie de Marseille durant la période moderne est le reflet de celle de la ville médiévale et que les principales modifications touchant le parcellaire consistent en une réunification des parcelles et une disparition de venelles de cœur d'îlot voire à l'inféodation de certaines rues (*cf. infra* § I, 2, 2.2.). Cependant l'implantation de couvents et hôpitaux se multiplie au cours du XVII<sup>e</sup> s. ; ces vastes ensembles monumentaux effacent une partie des îlots anciens dans la partie septentrionale de la ville (*cf. supra* § I, 1, 3.2.). Pourtant le maintien généralisé du réseau viaire du Moyen Âge nous incite à proposer une analyse de la trame de la ville médiévale sur la base du cadastre napoléonien de 1820, selon une lecture régressive. Des premières lectures du tissu urbain de l'Antiquité (Moliner 2001, p. 101-120) et du Moyen Âge (Bouiron 2001d, p. 147-156) ont été proposées en 2001, mais les découvertes réalisées depuis permettent d'affiner l'évolution chronologique de la topographie marseillaise et d'en préciser les formes.

#### 1.1.1. Détermination des principales unités de plan

Les différentes unités de plan sur le cadastre napoléonien sont distinguées selon plusieurs critères : l'organisation du réseau viaire, l'ordonnancement spatial, le découpage parcellaire et la détermination des rues structurantes (Gauthiez 2003).

Les principaux secteurs identifiés répondent pour l'essentiel à la topographie naturelle du site qui est caractérisée par la présence de buttes alignées selon un axe nord-est/sud-ouest (les buttes Saint-Laurent, des Moulins, de la Roquette et des Carmes) aux versants bien marqués, de vallons étendus (vallon Saint-Martin et de la Joliette) et bien sûr par l'anse profonde du Lacydon (Bouiron, Gantès 2001) (*cf. fig. 2*). C'est dans ce contexte que sont mises en place les trames grecques qui restent encore prégnantes aux époques médiévales et modernes (secteurs 4 et 6). Cependant, certaines zones s'affranchissent d'avantage de cet héritage (secteur 5) ou sont en lisière de la ville antique (secteur 3). Ces observations témoignent d'une réurbanisation de la ville dont l'occupation avait décliné profondément au cours du haut Moyen Âge (*fig. 23*).

#### Secteur 1 : la rive nord du port

La première unité définie concerne la rive septentrionale du port. Au nord, la rupture de pente avec les buttes des Moulins et des Carmes est matérialisée par les rues Caisserie – Grand-Rue, ancien axe grec qui correspond à une véritable structure dynamique et se prolonge à l'ouest par la rue Saint-Laurent et à l'est au delà des remparts. Au sud, le trait de côte constitue un élément déterminant. Son recul par rapport à celui de l'Antiquité offre de nouveaux espaces disponibles à bâtir ; la rue de la Loge forme une parallèle à la ligne de rivage. Le long du port, l'étroitesse de l'espace laisse place à des rangées de parcelles de petites dimensions formant un cordon linéaire gagné au XIII<sup>e</sup> s. au-delà de la ligne de rivage du XI<sup>e</sup> s. Ces dernières sont doublées au nord par une seconde série d'îlots plus larges et dilatés. Ensuite, la trame est principalement structurée d'axes orientés

globalement nord-ouest/sud-est conformément à la ligne de rivage et qui assurent la communication entre le port et l'intérieur de la ville ; certaines voies ont une légère courbure et adoptent une disposition en large éventail afin de permettre au réseau de basculer progressivement à l'est du quartier du Mazeau où est établie une orientation nord/sud conformément au tracé de l'enceinte antique (secteur 3A) (fig. 24).

### *Secteur 2 : butte Saint-Laurent – montée des Accoules*

Cet ensemble forme la transition entre la zone du port et le quartier de la Major (secteur 4), il est caractérisé par une série de pattes d'oie rayonnant de l'est à partir de la rue Caisserie vers l'ouest (2A) jusqu'à la barre nord-est/sud-ouest formée par la colline Saint-Laurent



Fig. 24. Détermination des principales orientations (DAO F. Paone/Inrap sur fond de plan M. Bouiron).

Les îlots et les parcelles de plus grande envergure sont concentrés entre la place Vivaux et la rue Bonneterie (1A). La fouille de la place Bargemon a montré que lors de la création du quartier du Mazeau au XII<sup>e</sup> s., l'îlotage est d'un gabarit inférieur mais que certains lots sont plus grands que dans le secteur 1B. L'évolution morphologique s'explique en partie par la reconstruction sur ces parcelles de vastes ensembles bâtis suite à la destruction partielle du quartier médiéval lors du sac des Catalans en 1423. A l'est comme à l'ouest de cette zone (1B), la morphologie parcellaire est plus standardisée, caractérisée par des ensembles longs et étroits ainsi que par un découpage laniéré, conservant son origine médiévale.

sur laquelle sont établis au XVIII<sup>e</sup> s. d'étroits et longilignes îlots. Ils remplacent les moulins médiévaux qui dominaient une partie de la barre rocheuse à l'extrémité de laquelle est érigée l'église Saint-Laurent (2B).

Les interventions archéologiques ont peu porté sur ce secteur de la ville, à l'exception d'une petite fouille sur le parvis de l'église Saint-Laurent. Nous connaissons fort peu l'évolution topographique du secteur qui, pourtant, accueille le château Babon dont l'empreinte morphologique n'est plus lisible. Cette unité est, avec le secteur 3, celle qui présente la plus grande diversité dans son découpage parcellaire dont une partie est masquée par la fonderie royale établie au XVII<sup>e</sup> s. (2C). Il semble



cependant qu'antérieurement à sa mise en place, la rue Saint-Pons se prolongeait à l'est comme l'indique la présence d'une desserte de cœur d'îlot et pouvait déboucher au croisement de la montée des Accoules et de la rue Caisserie.

### *Secteur 3 : autour des extensions des enceintes*

Cette partie de la ville correspond à un débordement des limites antiques et est caractérisée par des zones de croissance continue déterminées par les reculs successifs des remparts. Une des principales contraintes est due à la présence de l'enceinte antique et antique tardive composée d'une triple ligne de défense répartie autour de la porte d'Italie d'où part une voie remontant à l'époque grecque (Grand-Rue). Paradoxalement la pénétration de la corne du port présente dans le paysage jusqu'au VII<sup>e</sup> s. est totalement gommée, ne laissant aucune trace fossile sur le parcellaire.

La fouille de la Bourse et du Jardin des Vestiges, essentielle pour l'Antiquité, n'a pas documenté les systèmes défensifs médiévaux. La forme rémanente de l'enceinte de 1040 est perceptible dans le tracé des rues du Grand-Puits et de la Pyramide (3A) ; celle de l'enceinte de 1250 est fossilisée dans l'ordonnancement parcellaire du cordon d'îlots périphériques (Bouiron 2001d, p. 153) (3B).

### *Secteur 4 : quartier Major, butte des Moulins*

Ce secteur se compose de plusieurs entités englobées par la couronne formée par les rues des Moulins / du Puits-Saint-Antoine / de Trigance, dont le tracé courbe se justifie à l'est par la présence de la butte des Moulins ; elle correspondrait, d'après M. Bouiron, à l'emplacement de l'enceinte réduite de La Major. La majeure partie de cet ensemble est caractérisée par une trame viaire orthogonale structurée par des axes de direction nord-nord-est/sud-sud-ouest dont certains se prolongent sur toute la longueur du secteur. Le cadastre de 1830 montre que nous sommes en présence d'un maillage régulier et linéaire qui détermine pour l'essentiel des îlots de forme rectangulaire au parcellaire laniéré. À l'est, la rue du Refuge matérialise la rupture de pente due à la présence de la butte des Moulins amorçant ainsi une inclinaison vers l'est. Au sommet de la colline, la série de moulins est en partie remplacée par une place allongée. Enfin au nord, l'espace est totalement investi au XVII<sup>e</sup> s. par plusieurs établissements religieux (le Saint-Sacrement, les Observantins) et chapelles ainsi que par des hôpitaux (la Vieille Charité, le Refuge) qui gommèrent toutes traces médiévales tout en respectant les orientations générales.

Les opérations du Tunnel et de l'Esplanade Major, des Pistoles, du Refuge et de la Vieille Charité ont clairement défini que les voies orthogonales sont mises en place depuis la période grecque archaïque<sup>75</sup> mais certaines rues sont parfois légèrement décalées par rapport à celles de l'Antiquité. L'établissement du groupe épiscopal paléochrétien en lisière occidentale est intégré totalement dans le réseau viaire antique et l'impact sur la topographie du quartier de l'ensemble cathédrale médiéval, reconstruit au même emplacement que celui du V<sup>e</sup> s., est beaucoup plus tardif. Le percement de la rue des Treize-Coins prolongé à l'est par la rue du Petit-Puits pourrait être attribué logiquement à la nécessité de relier l'ensemble cathédral à la demeure de l'évêque établi à partir du XII<sup>e</sup> s. sur la butte des Carmes. Or, la fouille du Tunnel a montré que c'est seulement à partir des XIII-XIV<sup>e</sup> s. que cette voie apparaît clairement bordée au sud par les maisons des clercs, l'ensemble ayant amputé une partie du cimetière paroissial. La rue des Treize-Coins / rue du Petit-Puits et, au sud, la rue de la Cathédrale adoptent donc un tracé totalement divergent de la trame grecque, permettant de faire la communication avec la rue de Lorette qui, non isocline, relève d'un réseau viaire antique distinct structurant le secteur 6. L'impact de ce percement sur la morphologie parcellaire est clairement visible sur les îlots bordiers et c'est au nord de cette limite que sont installés les ensembles monumentaux modernes. Il en est de même pour la rue de la Cathédrale, dont le tracé antique légèrement décalé par rapport à l'actuel, permettait d'après la fouille du Tunnel de la Major de relier une esplanade au forum (actuelle place de Lenche). Au Moyen Âge, elle devait assurer la communication entre le groupe épiscopal et le château Babon.

### *Secteur 5 : butte des Carmes et butte de la Roquette*

Ce secteur se différencie de façon significative des autres unités par la forme radio-concentrique de son maillage qui s'organise à partir non pas d'un pôle mais d'une artère, –la rue Sainte-Marthe<sup>76</sup>– qui, dans ses extrémités, se dilate pour déboucher sur un ensemble de rues rayonnantes distribuant des voies aux tracés courbes plus densément réparties dans la moitié orientale de la butte de la butte des Carmes (5A). Cette organisation spatiale aboutit à la mise en place d'îlots aux formes et dimensions extrêmement diversifiées : certains sont étroits pourvus de minuscules découpages en lanières ; ils côtoient de vastes îlots pyramidaux dont les lots sont plus vastes et profonds. Le cœur de ces parcelles enclavées nécessite la présence de dessertes voire de rues

<sup>75</sup> Il s'agit du système S3 déterminé par M. Moliner.

<sup>76</sup> Le long de cette rue est établi au XII<sup>e</sup> s. l'hôpital du même nom.

inféodées durant la période moderne dont des tracés parcellaires conservent la mémoire. Le schéma général est ici principalement déterminé par une adaptation aux contraintes générées par le relief.

Malgré le peu d'informations pour le Moyen Âge fournies par les fouilles de la butte des Carmes, il semble possible de dire que le cadastre moderne reflète la morphologie médiévale. En revanche, les quelques constructions médiévales dégagées présentent des orientations distinctes des structures antiques, à l'exception bien sûr du rempart hellénistique dont le tracé et probablement une partie des substructions ont perduré. Ainsi, la morphologie générale de ce secteur trouve son origine dans l'organisation spatiale médiévale plus qu'antique.

Dans la partie sud-ouest, l'Hôtel-Dieu qui occupe essentiellement la butte de la Roquette a totalement éradiqué la trame médiévale vraisemblablement rayonnante comme le laisse pressentir l'orientation de la rue de la Grande-Horloge et ce conformément à la configuration générale du secteur.

L'église Notre-Dame des Accoules, qui relève du premier monastère marseillais Saint-Sauveur, forme un élément structurant dans l'articulation de différentes unités avec laquelle elle est en contact (secteurs 1, 2, 4 et 5). À l'est et au nord des Accoules, une zone de transition (5B) permet la liaison entre les réseaux viaires des secteurs 1 et 4B.

### ***Secteur 6 : versant nord de la butte des Carmes et le vallon de la Joliette***

Cette unité correspond à la partie la plus septentrionale de la ville, qui du fait qu'elle devait être moins lotie, accueille plusieurs couvents (les Saintes-Maries et des Trinitaires) au XVII<sup>e</sup> s. ; cependant, dès le XIV<sup>e</sup> s. y est établi le monastère des Clarisses. Le tracé de l'enceinte grecque détermine une limite nord en arc-de-cercle, conditionné par la présence des vallons de la Joliette et Saint-Martin. La trame antique a une direction nord-ouest/sud-est matérialisée par la rue Sainte-Claire qui forme l'épine dorsale d'un maillage orthonormé.

La partie la plus septentrionale de la ville est documentée par plusieurs opérations de fouille (la rue Leca, le parc des Phocéens, le parking République et la rue Trinquet) qui ont prouvé que la voirie médiévale conservait en la densifiant un peu la trame antique<sup>77</sup>, mais qu'au XVII<sup>e</sup> s. au moins une rue est créée. Les informations sont malgré tout ténues.

### ***1.1.2. Pour conclure***

La lecture du cadastre de 1820 montre que si Marseille médiévale est empreinte des contraintes topographiques, elle conserve en plusieurs secteurs l'héritage des tracés grecs. Elle présente des structures morphologiques extrêmement denses, aux réseaux viaires resserrés et étroits (les rues dépassent rarement une largeur de 4 m), et aux constructions continues. Il semble cependant qu'une simplification de la trame soit réalisée durant l'époque moderne avec la suppression de certaines rues et dessertes de cœur d'îlot, la suppression des espaces ouverts (cours ou jardins) dont les archives nous signalent la présence au profit d'une densification de l'habitat, et la réunification de parcelles voire d'îlots primitifs au sein d'ensembles plus vastes. Cette refonte limitée du paysage résulte d'avantage d'un besoin croissant d'espaces à bâtir en réponse à la croissance démographique qu'à une véritable démarche urbanistique. Cette dernière est clairement affichée lors de l'Agrandissement planifié de la ville par Louis XIV, l'indispensable continuité territoriale s'effectuant alors grâce au maintien des voies partant des portes de la ville médiévale, qui ont perduré malgré la destruction des faubourgs au XIV<sup>e</sup> s.

### ***1.2. Mise en œuvre et entretien des rues aux époques médiévale et moderne (F. Paone)***

Pour l'essentiel le réseau viaire trouve son origine dans l'Antiquité ou le haut Moyen Âge. Cette longévité, propice à l'analyse topographique, est en revanche pénalisante pour l'étude de la mise en œuvre de ces voies et de leur évolution. Victime de son usage et donc de son usure, la rue est l'objet de travaux d'entretien régulier et continu jusqu'à nos jours où les chaussées déformées sont éliminées pour être remplacées par du goudron. La rue est régulièrement surcreusée car elle constitue le réceptacle naturel de toutes les infrastructures collectives d'hier comme d'aujourd'hui : arrivées d'eau, égouts, conduites de gaz et d'électricité, réseau de téléphonie. Malgré ce dédale de creusements et de remises en état successifs sont parfois miraculeusement conservés quelques lambeaux de sols antiques ou médiévaux, plus rarement modernes, qui deviennent alors autant de traces précieuses pour la connaissance de ces rues. La fouille de voies, bien que souvent partielle, permet de dater les maisons dont les sols peuvent avoir disparu, et pour ce qui nous intéresse ici de connaître la gestion, comme parfois l'absence de gestion de ces espaces de circulation. Pour les périodes médiévale et moderne, des lacunes subsistent bien sûr ; elles concernent plus particulièrement le haut Moyen Âge et les XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.

<sup>77</sup> Il s'agit du système S5 déterminé par M. Moliner.

C'est lors des différentes opérations au nord de la Mairie qu'a été conduite l'étude exhaustive de plusieurs axes de circulation mis en place à la fin du XII<sup>e</sup> s. Elle a permis de saisir leur évolution sur un peu plus d'un siècle, grâce à l'accumulation des sols et de leurs recharges<sup>78</sup> pouvant atteindre, dans le cas de la rue du Petit-Mazeau, plus de 2 m de hauteur (fig. 25). L'épaisseur de cette sédimentation se justifie en partie par le manque de soin apporté à la réalisation des sols dont l'usure rapide est palliée régulièrement par des recharges de terres (Leguay 1984). Quelques aménagements attribués au XVI<sup>e</sup> s. sont également présents mais l'Époque moderne –et plus particulièrement le XVII<sup>e</sup> s.– est surtout marquée par les creusements d'extension de certaines caves qui empiètent sur la rue.



Fig. 25. La rue de la Taulisse en cours de fouille (cl. M. Derain /Inrap).

<sup>78</sup> Les sols sont conservés sur une largeur de 1 m le long des façades, la partie centrale de la rue est détruite par les collecteurs contemporains qui sont systématiquement localisés là.

### 1.2.1. La mise en œuvre

La mise en œuvre des rues varie suivant les périodes : les matériaux constituant la chaussée est ainsi plus ou moins résistant et fait l'objet d'une mise en place collective ou individuelle.

#### *Durant le Moyen Âge*

Les fouilles ont permis de montrer une très grande diversité dans la composition des niveaux de circulation médiévaux mais également, dans certains cas, d'une bonne technicité (cf. *infra* § II, 2, 2.3.1. et II, 3, 2.3.1.). Dans le secteur du Mazeau, les plus anciennes surfaces d'utilisation les plus anciennes sont souvent marquées par des épandages de chaux ou de brasier<sup>79</sup> en lien avec l'édification progressive des maisons. Ainsi, de façon générale, les reprises d'élévation des édifices sont l'occasion de reconstituer une surface plane, comme dans la rue de la Taulisse, où plusieurs sols chaulés tapissent les premières assises des façades nouvellement construites. Nous n'observons pas de progression significative au fil du temps dans le traitement ou le choix des matériaux, très fréquemment de simples recharges s'accumulent localement et comblent une cavité, nivellent une déclivité. Une meilleure cohésion de la couche est opérée grâce au broyage des matériaux qui la composent, alors que d'autres fois un soin particulier est apporté à la réalisation d'un sol pavé. Le déversement dans la rue de déchets alimentaires, de vidanges de foyer ou de rejets artisanaux, bien que proscrit par les *Statuts* municipaux, est régulièrement constaté.

Tous ces apports peuvent se superposer ou côtoyer des sols construits dont la mise en œuvre sous-tend l'emploi d'une main d'œuvre qualifiée. Des strates, formées de matériaux pilés (fragments de terres cuites) ou de petites inclusions (graviers, sable, mortier) associés à un liant argileux qui les rend particulièrement compacts, homogènes et donc plus stables, offrent ainsi une réponse provisoire à l'usure générée par la circulation et les intempéries. Moins répandus mais attestés sur différentes voies, les sols d'argile agglomérée sont formés de mottes de matière pure empilées sur deux ou trois niveaux et biseautés à leur base pour mieux s'imbriquer, l'ensemble reposant sur un lit de sable établi sur un remblai préparatoire ; la surface du sol est lissée. Enfin certains sols compacts et uniformes associent petits galets, graviers, sables dans une matrice de terre battue limono-sableuse.

<sup>79</sup> Agrégat issu de la taille des blocs.



L'utilisation de dalles de pierres, bien que très marginale, apparaît dès le XII<sup>e</sup> s. devant une maison ouvrant sur la rue du Petit-Mazeau. Ces éléments de calcaire de formes variées sont liés à de l'argile plastique dans laquelle sont intégrés des morceaux de tuiles et des graviers, l'ensemble étant délimité par un alignement de pierres triangulaires formant bordure. Ce dallage s'intègre à la surface de circulation de la voie qui se compose essentiellement de terre battue et de chaux (**fig. 26**). La voie de la Calade qui borde le plan Fourmiguier est également pourvue dans le courant du XIII<sup>e</sup> s. d'un dallage très bien agencé et doté d'une limite nette ; sa présence seulement sur la moitié orientale de la rue a conduit les fouilleurs à l'interpréter comme un trottoir (Maurin *et al.* 2001a, p. 60-61).



Fig. 26. Sol dallé dans la rue du Petit-Mazeau (cl. M. Derain/Inrap).

À la fin du XIII<sup>e</sup> s. et surtout au XIV<sup>e</sup> s., les revêtements de galets (appelés « calades » dans l'aire provençale) se multiplient à l'intérieur de la ville et dans les faubourgs sans toutefois se généraliser. Il est tentant d'y voir une volonté publique d'endiguer les problèmes

récurrents de la voirie, de stopper l'accumulation sédimentaire générée par les multiples recharges et surtout de faciliter la circulation des piétons, comme des charrois. Établis sur une surface préalablement remblayée et nivelée, ces sols intègrent galets et pierres brutes de dix à vingt centimètres de diamètre dans le meilleur des cas, le plus souvent de dimension moindre ; l'ensemble est disposé sur un lit de limon ou de sable et parfois calé par des fragments de tuiles ou de céramiques. Les pavés s'articulent autour d'un fil d'eau central déterminé par des galets plus gros ou placés perpendiculairement à l'implantation générale des autres éléments, permettant ainsi de canaliser les écoulements. L'exemple le plus significatif a été découvert dans le bourg Sainte-Catherine où l'axe principal bien nommé *via Callata* est revêtu d'un pavage de galets dans lequel sont établies une série de rigoles destinées à canaliser l'eau des toitures vers un fil d'eau axial mais également le long des façades par le biais d'un empierrement en léger dévers destiné à protéger la base des murs (**fig. 27**). Malgré une mise en œuvre plus soignée, des matériaux plus résistants et surtout un revêtement disposé sur tout le tracé de la rue, des restaurations régulières semblent dans certains cas inéluctables comme par exemple au Petit Mazeau où quatre pavages se succèdent en un peu plus d'une cinquantaine d'années.

Les traces d'usure sont régulièrement constatées sur les surfaces de circulation, usure due au piétinement, aux lessivages par les eaux usées et pluviales ou aux activités multiples qui empiètent sur les rues. Aux fosses, crevasses, nids de poules, s'ajoutent également les ornières creusées par les passages répétés des charrois. Sur la rue de la Guirlande, dans le secteur fréquenté du Mazeau, elles sont profondes et larges d'une trentaine de centimètres, l'entraxe minimum des véhicules est estimé à 1 m ; dans le bourg Sainte-Catherine, il atteint 1,20 m.

À la lueur de l'ensemble des fouilles médiévales marseillaises, il apparaît que les rues les plus concernées par les ravinelements en fonction de leur situation topographique, ou bien les plus fréquentées, ne sont pas pourvues d'un revêtement particulier. De même les environs immédiats d'établissements religieux ou de monuments en lien avec le pouvoir civil ne semblent pas avoir bénéficié de mise en œuvre plus soignée. Ainsi les voies permettant d'accéder à la cathédrale de la Major ont pour la plupart des sols en terre battue.

### *Durant l'Époque moderne*

L'absence souvent constatée de sols de circulation d'Époque moderne s'explique naturellement par l'action dévastatrice des terrassements contemporains mais vraisemblablement aussi par la récupération massive des matériaux lors des refontes des sols pavés, répandus pour



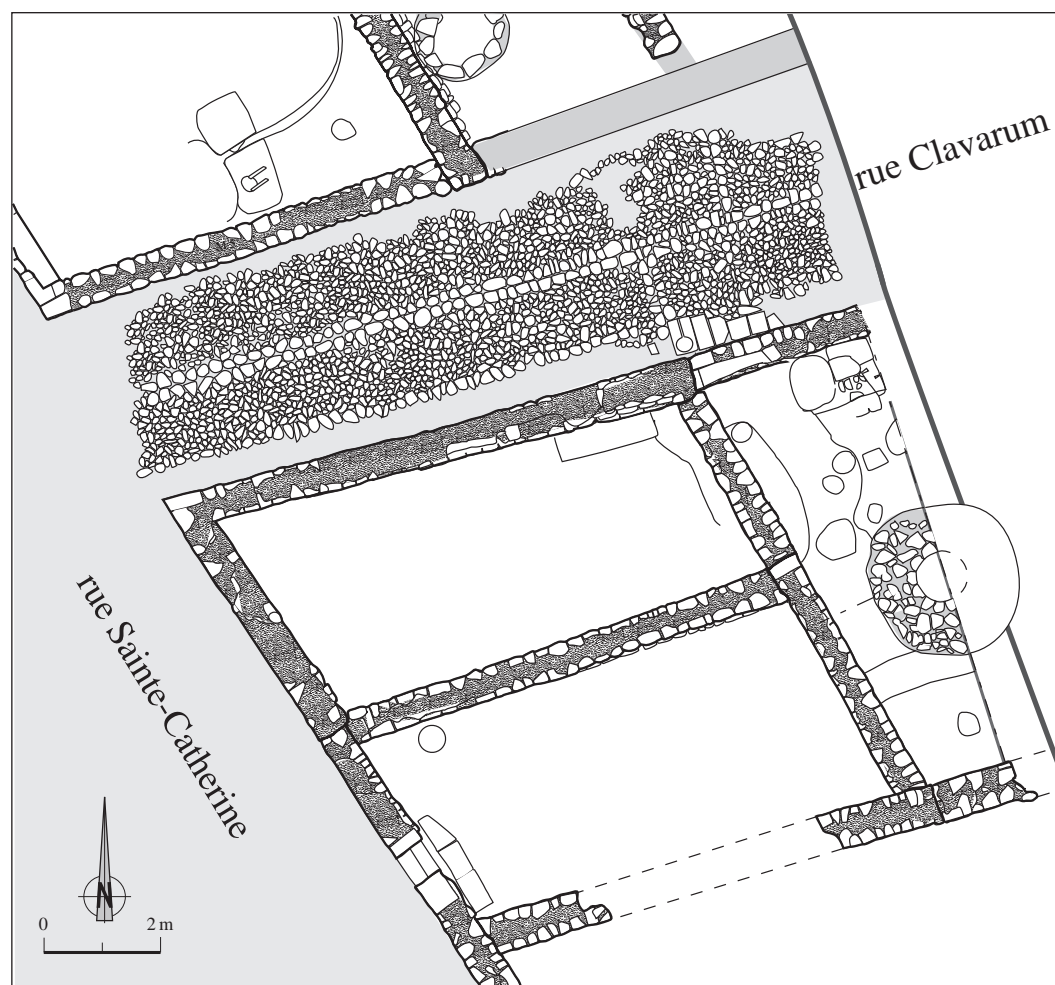


Fig. 27. La ruelle *Clavarum* et les îlots au nord du bourg Sainte-Catherine (DAO J. Isnard/Inrap et M. Bouiron/Ville de Nice).

cette période. Dans le quartier du Mazeau où plusieurs voies ont été étudiées, seul un témoin était préservé dans la rue du Coq-d'Inde. Dans un devis datant de 1748, concernant la réfection du pavage de la place du Palais du Justice, il est dit que « *les entrepreneurs feront tous les enlevements des anciens pavés et le transport des terres pour dresser le terrain comme il a été dit ; employeront tous les cailloux qui proviendront de l'ancien pavé, en observant d'employer les plus gros...* »<sup>80</sup>. S'ensuit une description technique concernant la mise en œuvre « *le nouveau pavé sera assis et fiché environ un quart de pan dans le meilleur terrain et approchant le plus de la qualité du sable et bien battu a la demoiselle apres avoir été sablé ou terrassé* ». Lors de la fouille du Tunnel de la Major, les axes étudiés attestent de la mise en place généralisée entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> s. de pavements de galets posés sur chant, après apport de remblais préparatoires pouvant atteindre, dans le cas de la rue Four-du-Chapitre, 70 cm d'épaisseur.

### 1.2.2. Les aménagements privés et collectifs

Que ce soit pour le Moyen Âge ou l'Époque moderne, les aménagements collectifs ou privés les plus fréquents dans les rues sont naturellement liés à l'évacuation des eaux usées. Les solutions apportées semblent toutefois rudimentaires face aux problèmes récurrents générés par les écoulements, qui dans le cas de la ville basse se déversent dans le port et contribuent à son engorgement. Le plus souvent, les voies adoptent une surface inclinée vers une rigole centrale qui correspond à un simple sillon ; parfois cette rigole longe un côté de la rue créant désagréments et détériorations pour les façades mais également inconfort pour les piétons et les véhicules. Ces conduits à ciel ouvert peuvent alors être comblés afin de planifier la surface comme dans la rue du Coq-d'Inde. La présence d'une canalisation en terre cuite est signalée dans un chemin du bourg des Olliers (Marchesi *et al.* 1997, p. 117) mais l'importante quantité de tuyaux produits dans ces ateliers semble indiquer que leur usage est somme toute répandu, ce que ne confirment pas les fouilles. Enfin, quand le sol est caladé, il est de fait prévu

80 ACM DD 104.

un fil d'eau central auquel se raccordent ou non des rigoles secondaires réceptacles de gouttières.

La présence de conduit enterré, bien que non généralisée<sup>81</sup>, est cependant observée sur plusieurs fouilles. Dans le bourg de Morier, un caniveau suit un tracé ondulant qui longe les bâtiments répartis de façon non continue de part et d'autre de la voie. Le conduit est délimité par des piédroits non maçonnés sur lesquels reposent des dalles de couverture, le fond n'étant pas construit ; plus au sud, cet aménagement se prolonge par une rigole à ciel ouvert (**fig. 28**). Sur la rive nord du port, la rue de la Taulisse offre un exemple exceptionnel de réseau complexe daté du XIII<sup>e</sup> s., associant des conduites intégrées dans la maçonnerie d'angle des façades qui se déversent dans des caniveaux maçonnés convergeant vers un collecteur central qui a disparu. Ce dernier devait se prolonger dans les voies perpendiculaires, mais n'a pas été retrouvé. Aussi aurions-nous tendance à penser que le faible nombre d'égouts médiévaux retrouvés en fouille peut s'expliquer en partie par les creusements de collecteurs postérieurs.

Avec l'éradication quasi-totale des niveaux de voirie moderne, seuls sont conservés les aménagements enterrés comme les systèmes de collecte des eaux usées. Nous ne reviendrons pas sur les descriptifs de ces installations présentés dans le chapitre 3. mais, qu'il s'agisse de caniveaux maçonnés ou de canalisations en terres cuites, tous se déversent dans un collecteur disposé le plus souvent dans l'axe de la rue.

La vision colorée d'une rue encombrée, où la sphère privée empiète sur le domaine public, est parfois étayée par les traces matérielles trouvées en fouille (Leguay 1999). Pour les XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s., des rejets issus d'artisanats locaux sont utilisés comme épandages de nivellement des anfractuosités des voies comme par exemple dans le bourg des Olliers où des dépotoirs de céramiques issus des ateliers de potiers comblent les ornières du chemin (Marchesi *et al.* 1997, p. 48). Si l'on peut considérer que ces apports participent à l'entretien des axes, en revanche certains aménagements forment clairement des obstacles. La présence d'étal est réglementée dans les axes principaux ; dans les venelles et dessertes de cœur d'îlot, la découverte de foyers ou de fosses réceptacles de déchets de type scories est assez fréquemment signalée. Dans le bourg de Morier ces vestiges, témoins d'un petit artisanat des métaux, forment le prolongement des structures retrouvées à l'intérieur des pièces.

Pour l'Époque moderne, on remarque l'annexion fréquente de dessertes secondaires médiévales dans



Fig. 28. Vue du caniveau de la rue de Morier (cl. F. Parent/Inrap).

les nouvelles constructions ; mais cette période s'illustre surtout par des aménagements peu classiques : les extensions de caves sous la rue. Observées uniquement dans le quartier du Mazeau, les extensions de caves sous rue se généralisent au cours du XVII<sup>e</sup> s. mais restent cependant marginales. Ces empiètements peuvent s'étendre sur la moitié de la largeur de rue, parfois moins ; leur mise en œuvre a un impact direct sur la circulation charretière qui de fait doit être interrompue le temps des travaux. Ces aménagements sont donc l'objet d'une réglementation municipale dont nous n'avons pas la trace mais à laquelle se réfèrent certains prix-faits. Dans un acte établi en 1637 il est question d'une « *cave que l'entrepreneur prendra de toute part et jusques a demy rue comme il est permis* »<sup>82</sup>. Dans certains cas, le débordement peut atteindre 2 m de profondeur mais il est généralement compris entre 1 et 1,50 m. Ces extensions offrent un accès direct depuis la rue en facilitant

<sup>81</sup> On notera cependant que l'absence de caniveaux axiaux pour cette période peut s'expliquer par les creusements de collecteurs postérieurs.

<sup>82</sup> AD13 360 E 72, fol. 360.



ainsi la livraison de marchandises ou de combustibles. Deux systèmes d'ouvertures sont utilisés, la trémie qui forme une trappe dans la rue ou l'avaloir placé en léger débord de la façade. Ces accès fossilisent les surfaces de circulations et forment un obstacle supplémentaire aux travaux de reprises de voirie. Aussi au cours du XVIII<sup>e</sup> s. ces excroissances sont systématiquement obturées et comblées en raison vraisemblablement des désordres causés (fig. 29).



Fig. 29. Un avaloir de la rue du Mazeau (M. Derain/Inrap).

### 1.2.3. Gérer les rues

Face aux problèmes rencontrés, quelles mesures sont mises en œuvre par la puissance publique et les instances en charge de la gestion de la voirie ? Pour le Moyen Âge, les réglementations concernant l'organisation de la voirie et de l'urbanisme, et les problèmes d'hygiène publique sont consignées dans les livres des *Statuts* municipaux (Pernoud 1949) élaborés au cours du XIII<sup>e</sup> s. Six prud'hommes élus annuellement veillent à l'application des mesures prises, deux autres prud'hommes ont la charge de contrôler que les terrains vagues et enclos sont clôturés et que l'usage de dépotoirs est réservé à leurs propriétaires<sup>83</sup>. À ces derniers incombe le nettoyage hebdomadaire du tronçon de rue bordant leur maison<sup>84</sup>. La fouille du secteur du Mazeau a montré que la gestion du pas-de-porte était de mise avant même la rédaction des *Statuts* municipaux. Au cours du XII<sup>e</sup> s., on observe une différence dans la nature des strates selon que l'on se situe devant une façade de maison ou une autre ; un sol élaboré ou construit peut se prolonger par un apport de terre battue. De plus, la fréquence, l'aspect ponctuel des sols et recharges, la rareté des pavages semblent

indiquer que l'entretien et la remise en état de la rue incombe totalement aux propriétaires des maisons. À partir du milieu du XIII<sup>e</sup> s., la mise en place de sols caladés, bien que non systématique, se multiplie à l'intérieur de la ville comme dans les faubourgs. L'élaboration de ces sols sur l'ensemble de la voie, la technicité de leur réalisation témoignent d'une initiative communale dont le coût est vraisemblablement réparti entre les habitants. Les *Statuts* intègrent la gestion quotidienne des voies, de la réglementation de la circulation des animaux<sup>85</sup> à l'interdiction de déverser les déchets et immondices dans les rues<sup>86</sup> et la nécessité de les déposer hors les murs. La nécessaire maîtrise des espaces privés, notamment marchands, empiétant sur les voies passe par la limitation des étals à une emprise d'un mètre afin de ne pas faire obstacle à la circulation. Les problèmes d'urbanisme persistant parfois, la nécessité d'élargir les axes se fait sentir notamment dans les faubourgs où des travaux d'agrandissement sont réalisés après expropriation<sup>87</sup>.

Si certaines de ces mesures répondent à des problèmes d'hygiène publique, elles visent aussi à freiner l'engorgement du port dans lequel se déversent les ruissellements des eaux pluviales mais également des pollutions diverses. Outre le curage régulier du port trois fois par an, les rues ouvrant sur le port sont pourvues à leur débouché de *barquill*, sorte de cuve de bois destinée à filtrer les eaux déversées dans le port et à limiter ainsi l'envasement de la rade (Hesnard *et al.* 2001, p. 192).

À travers la présentation de ces rues, c'est un pan du quotidien de la ville médiévale et moderne qui se dessine. L'accumulation sédimentaire, la diversité des aménagements et leur renouvellement montrent que ces espaces publics sont rattrapés par la vie, par l'ordre et l'indiscipline, alternativement.

### 1.3. Naissance de l'urbanisme moderne (B. Sillano)

Nous distinguons ici la « vieille ville », enserrée dans les remparts médiévaux, utilisés jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> s., de la Ville Nouvelle, créée par Louis XIV sur les anciens faubourgs. La première hérite d'un réseau viaire mis en place au début du Moyen Âge et qui subit, somme toute, peu de modifications, alors que l'autre voit son plan entièrement, ou presque, inventé.

<sup>83</sup> *Statuts municipaux* L. V, c. 40.

<sup>84</sup> *Statuts municipaux* L. IV, c. 3.

<sup>85</sup> *Statuts municipaux* L. V, c. 40. L. VI, c. 65, 67, 68, 80, 83.

<sup>86</sup> *Statuts municipaux* L. IV, c. 3.

<sup>87</sup> *Statuts municipaux* L. III, c. 8.

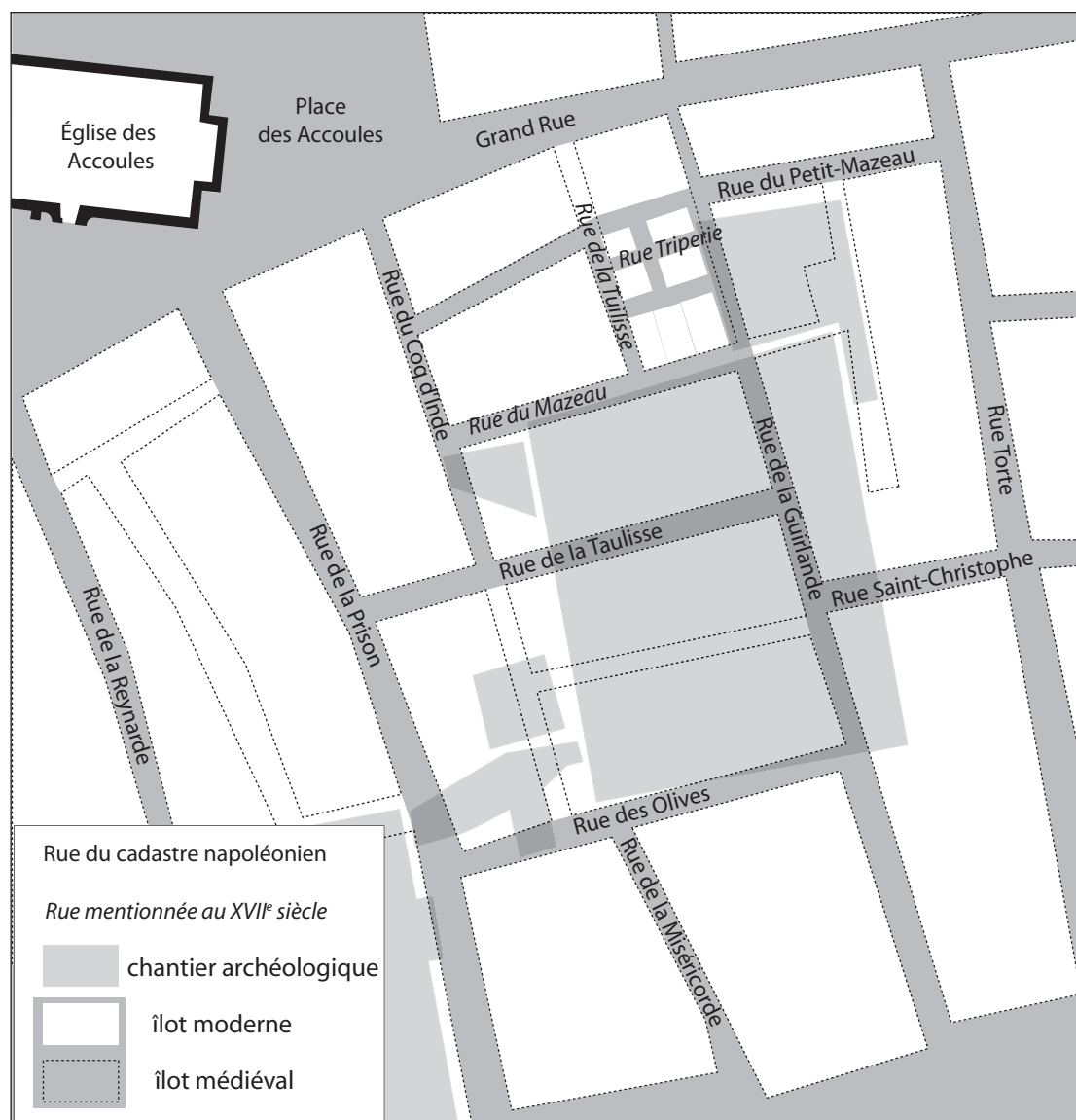


Fig. 30. Transformation des îlots médiévaux en îlotage moderne autour de la Loge (DAO B. Sillano/Inrap).

### 1.3.1. Les transformations du réseau viaire intra muros à l'Époque moderne

L'évolution du réseau viaire médiéval dans la « vieille ville » durant l'Époque moderne se résume essentiellement à la disparition des multiples traverses et impasses qui desservaient les cœurs d'îlot (*cf. infra* § II, 2, 3.1.). Les exemples abondent, qu'ils aient été vus en fouille ou simplement suggérés par la lecture du cadastre napoléonien. Sur les chantiers à proximité de la mairie, le grand îlot à l'est de la rue de la Guirlande voit disparaître la rue qui le pénétrait, ainsi que la placette (**fig. 30**). L'îlot au sud du Palais, un des plus vastes de la vieille ville, absorbe deux ruelles, l'une, du nord au sud, dans le prolongement de la rue du Coq-d'Inde, l'autre, d'est en ouest, selon la médiane de l'îlot. À l'ouest du Palais,

l'îlot restitué par le cadastre de 1820 est traversé par une ruelle qui, d'après les textes<sup>88</sup>, est close. Sur la fouille du Tunnel de la Major, deux anciennes ruelles ont été mises au jour. L'une, mentionnée dans les textes comme étant celle qui « *va à l'amiradour* », coupe longitudinalement l'îlot, pourtant déjà très étroit, situé à l'ouest de la rue de la Cathédrale (rue de la Foire) (**fig. 31**). L'autre est un étroit passage qui traverse l'îlot au nord du précédent. À proximité, nous lisons sur le cadastre napoléonien, dans l'alignement de la rue Rouge, une petite impasse dans

**88** « Entre la maison (...) et celle (...) il y a une petite rue de douze pans de largeur fermée par une grande porte de laquelle les S<sup>s</sup> (...) ont la clef » (6 mars 1716). Traverse mentionnée au XVII<sup>e</sup> s. comme la « traverse perdue fermée a portes et serrures sullement puis lannée par permission de la cour des comptes » (ACM DD 107).





Fig. 31. Le réseau viaire autour du chantier du Tunnel de la Major (DAO M. Bouiron/Ville de Nice et F. Guériel/Inrap).

l'îlot au sud, qui se prolonge par une parcelle étroite, elle-même alignée avec une autre similaire dans l'îlot suivant. En restituant une ruelle dans cette emprise, nous retrouvons le découpage qui prévaut plus à l'est, dans le quartier du Panier. Ici, c'est la construction de l'évêché, au milieu du XVII<sup>e</sup> s., qui a contribué à l'agrégation des îlots.

Ces transformations s'échelonnent tout au long de la période moderne, en réponse à la quête permanente de surface habitable liée à la forte croissance démographique. À l'est de la rue de la Guirlande, la ruelle semble lotie dès le XIV<sup>e</sup> s. ; au sud de la rue de la Taulisse, l'une des anciennes ruelles est-ouest pourrait être abandonnée dès le XVI<sup>e</sup> s., date d'édification d'un mur qui la recoupe, l'autre plutôt au XVII<sup>e</sup> s., avec la création de la parcelle 373. À l'ouest de la rue de la Prison, la

ruelle n'est abandonnée qu'au XIX<sup>e</sup> s. Dans le quartier de la Major, la rue qui « va à l'amiradour » est encore mentionnée au XVIII<sup>e</sup> s., époque à laquelle le passage à travers l'îlot plus au nord est toujours utilisée.

Les rues principales, conservées au moins jusqu'aux bouleversements urbains des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> s., ne subissent pas, ou peu, de modification au cours de la période moderne. Au cours du XVI<sup>e</sup> s., quelques travaux d'urbanisme sont perceptibles, comme ceux qui affectent la partie septentrionale de la rue de la Guirlande. Cette artère a été nivelée, ce qui a éliminé les niveaux de voirie du bas Moyen Âge, et élargie de 1,70 m à 3,50 m. Ces travaux précoces, révélés uniquement par les fouilles, n'affectent pas nécessairement le plan des rues, mais ils ont laissé leur empreinte sous la forme d'un réseau de canalisations d'excellente facture (cf. *infra* § I, 2, 3.2.2.).

À l'inverse, alors que les archives du XVIII<sup>e</sup> s. regorgent de plans d'alignement sur la « vieille ville », l'archéologie montre qu'ils ont été rarement suivis d'effet. Sur l'ensemble des zones fouillées, seule la rue de la Prison conserve, en négatif, la façade épierrée de la maison du roi. Ce réaligement, réalisé au XVIII<sup>e</sup> s., ne concerne que cet édifice, dont l'état était jugé tellement déplorable qu'une démolition totale était nécessaire. En 1713, lorsque Honoré de Rome d'Ardenne veut reconstruire plusieurs bâtiments sur son emplacement, il s'adresse aux autorités communales pour leur demander de combien il est tenu de reculer sa façade<sup>89</sup>. Peu après, l'ancien hôtel de Remezan, de l'autre côté de la rue, est détruit et la façade du bâtiment qui le remplace reculée. Ces exemples montrent que les plans d'alignement n'ont pas pour but de transformer la rue en une seule fois, mais, lorsqu'une maison riveraine est détruite, de contraindre le propriétaire à s'aligner. La rareté de leur mise en œuvre met en évidence, d'une part, le blocage des propriétaires, mais également le peu de transformations du bâti dans ce secteur de la ville.

Nous pouvons mentionner quelques percements au cours du XVIII<sup>e</sup> s. comme, par exemple, la rue Rouge, créée en 1745<sup>90</sup>, ou encore la traverse de la Charité, ouverte à travers le couvent du Petit-Puits. Mentionnons également quelques places créées en rasant des îlots entiers : place Neuve, au XVI<sup>e</sup> s., place du Petit-Mazeau, au XVIII<sup>e</sup>, place Villeneuve-Bargemon au XIX<sup>e</sup>. Citons enfin le maillage serré de rues, entre les bancs de boucher du Petit Mazeau, créé à la fin du XVI<sup>e</sup> s. aux dépens d'un îlot compact dont nous avons retrouvé les extrémités des caves le long de la rue de la Guirlande.

Mais la transformation du réseau viaire à l'Époque moderne ne va pas que dans le sens d'un élargissement des voies. La portion de la rue Four-du-Chapitre fouillée sur le chantier de la Major se voit d'abord réduite du côté nord de 0,50 m par le déplacement de la maison du Chapitre, puis au sud lors de la création d'une usine à colle au XIX<sup>e</sup> s. Il semble que la municipalité ait toujours eu du mal à éclaircir l'îlotage de la « vieille ville », ce qui eut pour conséquence la démolition du quartier de la ville basse en 1943. Il est clair que la création de la Ville Nouvelle, avec ses larges rues, en attirant à elle la classe aisée, a entraîné l'asphyxie de la vieille ville qui s'est progressivement paupérisée et que la municipalité n'a plus pu (ou voulu) réhabiliter.

### 1.3.2. Des faubourgs à la Ville Nouvelle

L'extension de la ville vers l'est, la Ville Nouvelle souhaitée par Louis XIV, a bien sûr profondément remanié les faubourgs qui occupaient la place. Pourtant ce plan prend en compte la trame viaire antérieure qui, par bien des aspects, le porte déjà en germe. Nous avons eu l'occasion d'étudier les voies de circulation situées à proximité du chantier de l'Alcazar, en partie par le biais de l'archéologie, d'avantage par l'exploitation des textes ; elles illustrent assez bien la diversité des transformations opérées sur le réseau viaire des faubourgs (**fig. 32**). Dans la mesure où chaque exemple est caractéristique, nous avons choisi de les traiter un après l'autre de manière diachronique.

#### *Du Grand-Caire au Cours Belsunce*

En tête des transformations du réseau viaire se trouve le Cours, symbole même de l'urbanisme moderne et reflet d'une société ayant retrouvé une paix durable après des siècles de troubles. Au cours du XVII<sup>e</sup> s., la plupart des villes du royaume s'en dotent et, à la différence des percées haussmanniennes, il ne s'agit pas de créer des axes de circulations à travers un bâti préexistant, mais d'aménager des lieux de promenade, vitrines du royaume. Selon J.-P. Gloton, à Marseille, « l'idée d'articuler la Ville Nouvelle avec l'ancienne au moyen d'une promenade aménagée sur les anciens fossés vient tout droit du cours à carrosses d'Aix-en-Provence (1651) » (Gloton 1980b, p. 171). Dans les faits, le Cours remplace un lieu qui en possède déjà les traits : le Grand-Caire.

Nous n'avons pas eu la chance de fouiller, ni même d'entrevoir, ce « Grand Côté », lice des remparts médiévaux, large de 70 m et qui se déploie sur 300 m depuis la porte Royale, au sud, jusqu'à l'inflexion que marque l'enceinte. Les plans Maretz et Auger, les plus précis en ce qui concerne les faubourgs de la ville d'avant Louis XIV, nous en donnent une image similaire (*cf.* **fig. 10** et **fig. 33**). C'est une place longiligne, agrémentée de fontaines et bordée d'arbres et de maisons bien alignées. Elle est appelée place du marché dans les textes car on y vendait des fruits et légumes. Au niveau du chantier de l'Alcazar, les façades ont disparu, reculées lors de la création du Cours, mais nous pouvons les restituer grâce aux murs de confins des bâtiments et aux textes d'archive. Nous constatons que l'alignement des façades était beaucoup plus oblique que celui du Cours actuel. Au nord de l'îlot de l'Alcazar, la façade était située à près de 10 m de l'actuelle, au sud à environ 5 m. Elles étaient probablement parallèles aux remparts dont nous n'avons qu'une restitution en l'absence d'observation directe sur ce secteur de la ville. Ce changement

<sup>89</sup> ACM BB 149, fol. 10.

<sup>90</sup> 15 mai 1745, mention d'une nouvelle rue (AD13 6 G 469, fol. 282).



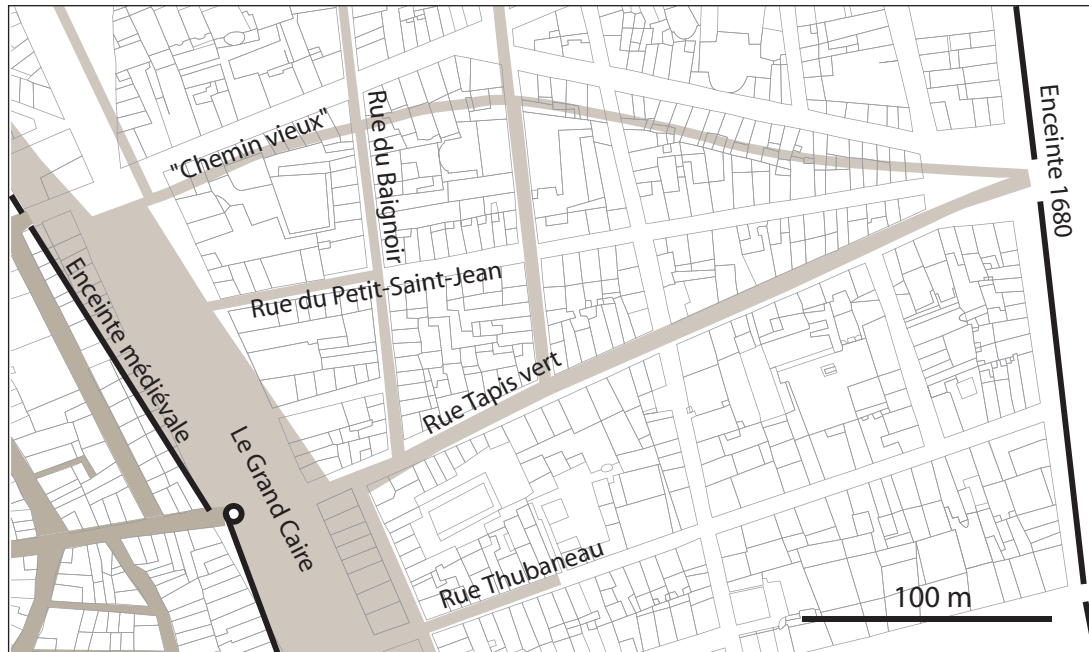


Fig. 32. Reconstitution partielle des chemins antérieurs à l'agrandissement (DAO B. Sillano/Inrap sur fond de plan M. Bouiron).

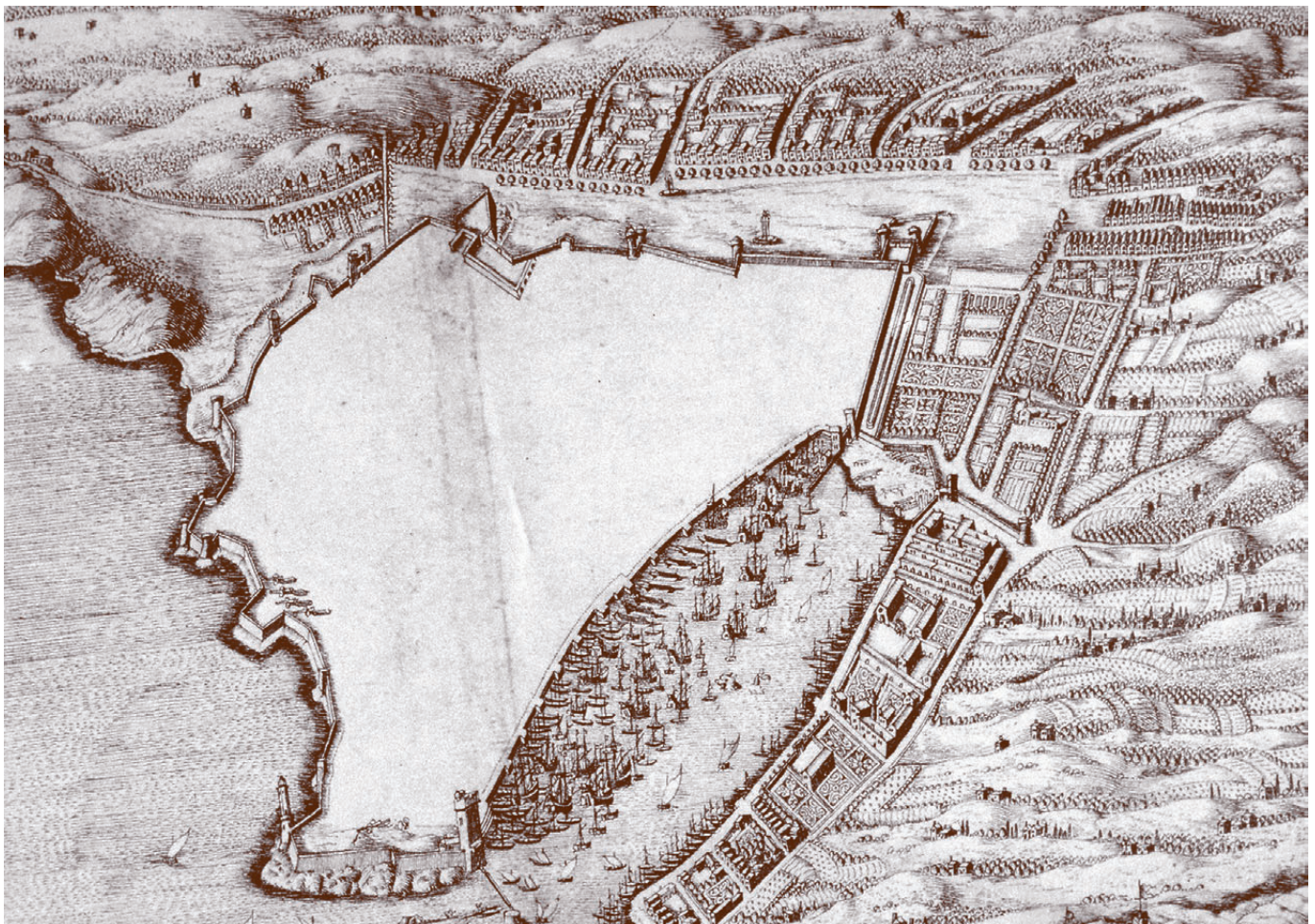


Fig. 33. Vue perspective de Marseille par Jean Auger (1652) (cl. MHM).





Fig. 34. Marsiglia faite della main du capite Ercole, conte de Senfront (v. 1590, dessin d'Ercole Negro) (cl. ASTO).

n'est pas sans conséquence pour le parcellaire qui doit s'accommoder d'un îlot trapézoïdal, l'autre côté étant la rue du Baignoir, d'axe nord-sud. Il n'y en a pas trace sur le plan d'Ercole Nigra (fig. 34), daté de l'extrême fin du XVI<sup>e</sup> s., alors qu'un texte de 1636<sup>91</sup> mentionne « des arbres que furent plantés après long du fossé et au devant de lad. maison (la parcelle 27) ». Nous pouvons donc aisément supposer que l'aménagement de la place remonte au tout début du XVII<sup>e</sup> s. Le fossé dont il est question réceptionne probablement les eaux du valon Saint-Martin, auparavant drainées par les douves du rempart. Ces aménagements ainsi que la régularité des façades, que transcrivent bien les dessins de l'époque, traduit à l'évidence une volonté communautaire et non une somme d'intérêts privés. En cela, la création du

Grand-Caire constitue un des premiers actes forts d'urbanisme que connut la ville.

Plus au sud, grâce à la recherche archivistique associée à l'opération de fouille du Jeu de Paume (Sillano, Scherrer 2009), nous pouvons restituer la topographie de la place. Le logis du charbonnier, et ses dépendances, qu'achètent les religieuses en 1646 « pour faire leur esglise, habitation et monastere »<sup>92</sup> se trouve devant « le grand chemin ou grand place dentre lesd. deux portes Realles et du Marché », c'est-à-dire le long du Grand-Caire. Dans le rapport d'estime de 1683<sup>93</sup>, elles expliquent avoir beaucoup perdu avec l'Agrandissement, à cause des immeubles bâtis le long du Cours qui privent leur potager du soleil et de la création de la rue des Récollettes, devenue « une méchante rue traverse qui resoit les egouts et toutes les immondices des maisons du cours ». En revanche, il n'est nullement fait mention d'alignement ce qui prouve que cette rue reprend exactement la limite de l'ancienne place. Ces textes confirment que, comme nous le voyons sur le plan Marez (cf. fig. 10), antérieur à l'Agrandissement, l'inflexion que fait le rempart médiéval au niveau de la porte du Marché a induit un décrochement de la place à partir de la rue Tapis-Vert ; son obturation explique la présence d'îlots écrans au sud du Cours.

S'il fût décidé de créer le Cours dès 1666, sa forme définitive est restée un des sujets d'opposition entre N. Arnoul, l'Intendant des galères chargé des travaux de l'Agrandissement, et l'architecte Pierre Puget (Durousseau, 1990, p. 25-27<sup>94</sup>) ; elle ne sera pas fixée avant 1670. En définitive, il est curieux de constater que le Grand-Caire offre une place suffisante pour un Cours large de 40 m ; cependant, son tracé final empiète largement sur les bâtiments déjà présents dans la partie septentrionale alors que des îlots masques sont rajoutés au sud (fig. 35). Pour J.-M. Chancel, « les destructions de façade ne sont pas nécessitées par la simple logique des tracés viaires (...). Il s'agit donc moins d'un alignement nécessaire que de l'imposition d'une ville ordonnée » (Chancel 1980, p. 27). Il est vrai que l'orientation du Cours a généré celle de l'axe le plus long de la ville qui se déploie de la porte d'Aix à l'obélisque de Mazargues sur plus de 6 km. Nous pouvons cependant voir des raisons pratiques au choix de cette orientation. Vers le nord, le passage obligé sous l'aqueduc ne pouvait se faire qu'au point le plus bas, c'est-à-dire dans l'axe valon Saint-Martin. À l'opposé, le prolongement du Cours vers le sud, la rue de Rome, tracée à la même période,

<sup>91</sup> Acte d'arrentement perpétuel de demoiselle Claire de Guérin. AD13 380 E 127, fol. 1733 (cf. annexe 3.3.).

<sup>92</sup> AD13 357 E 137, fol. 280.

<sup>93</sup> ACM DD 164, fol. 238 à 239.

<sup>94</sup> Cet auteur rapproche la configuration du Cours marseillais de la Strada Nova de Gênes, ville qui a inspiré Pierre Puget.



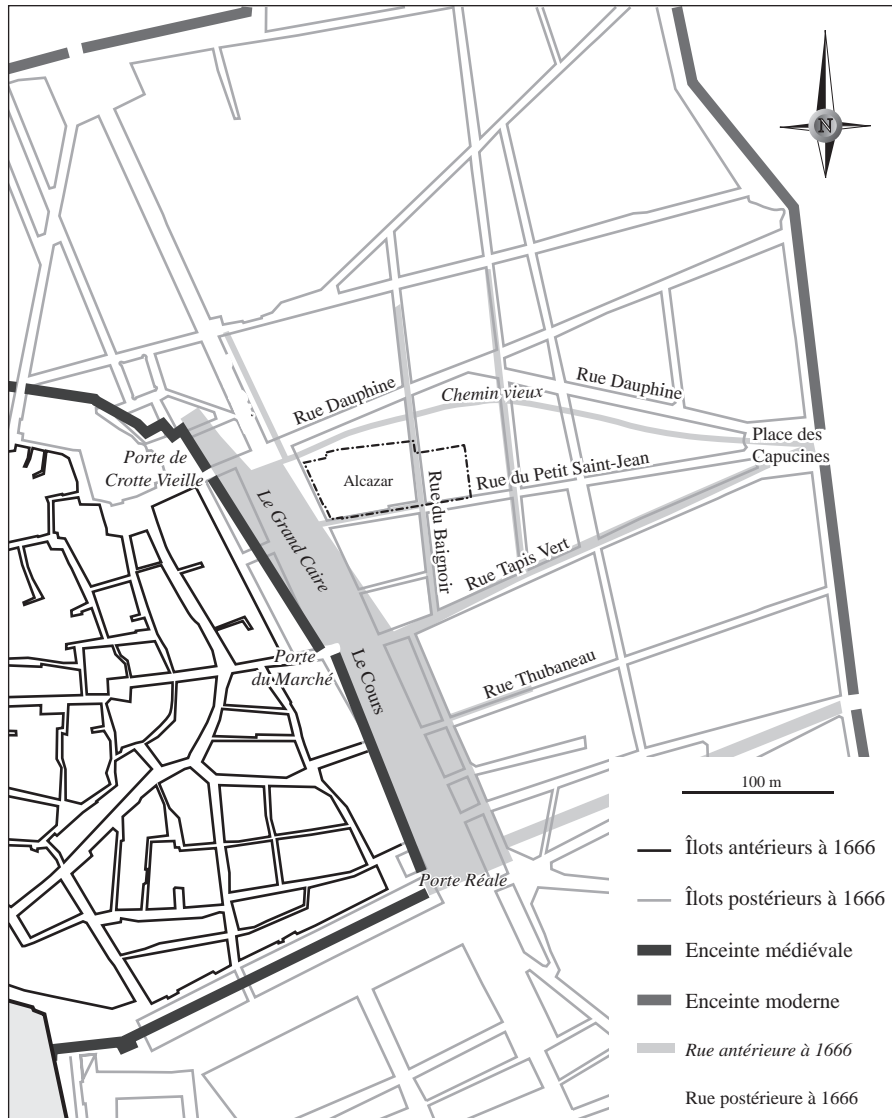


Fig. 35. Restitution du réseau viaire antérieur à l'agrandissement (DAO Sillano/Inrap).

ne pouvait affronter la colline Saint Michel, trop escarpée, et ne pouvait que la longer. Les anciens remparts, et surtout les habitations qu'ils circonscrivent, formant une limite à l'ouest, il ne restait au tracé du Cours qu'une seule et unique solution.

À la différence du Cours d'Aix-en-Provence, celui de Marseille va chercher la régularité des édifices qui le bordent, comme nous le montre un tableau de Michel Serre (fig. 36). Les façades sont toutes conçues selon le même modèle ; un exemplaire a été conservé en façade de la bibliothèque (fig. 37). Son alignement est lourd de conséquence pour les parcelles de l'îlot de l'Alcazar ; les parcelles au nord sont amputées du tiers de leur superficie totale et les bâtiments qui y prennent place ont été coupés par le milieu. La parcelle qui appartient à la congrégation Saint-Hommebon (parcelle 26), n'est pas encore lotie en 1666 et elle voit s'édifier la première

façade de l'îlot sur le Cours. Elle sert ensuite de repère pour l'alignement des suivantes qui sont édifiées « suivant l'alignement fait depuis la maison bastie pour les pères missionnaires et jusque à la fassade de la Selle d'or »<sup>95</sup>. Elle sert également de modèle architectural pour les autres puisqu'il est précisé dans les prix-faits que les « cosages auront la mesme hauteur que ceux de la maison desdit pères (...) la fassade de lad. maison sera bastie entièrement en pierre de taille de la mesme forme, massonerie et fasson de celle desdits pères de la mission ». Pourtant, l'immeuble qui prend place sur la parcelle 26 est peu profond et doit plutôt être considéré comme un « bâtiment-écran » dont le but est de maintenir l'unité de la façade. Situé au milieu de l'îlot,

<sup>95</sup> AD13 390 E 236, fol. 240v.





Fig. 36. Vue du Cours de Marseille par Jacques Rigaud d'après le tableau de Michel Serre (cl. Musée du Vieux Marseille).



Fig. 37. La façade de l'actuelle bibliothèque de Marseille qui intègre l'ancienne façade sur le Cours (cl. B. Sillano/Inrap).



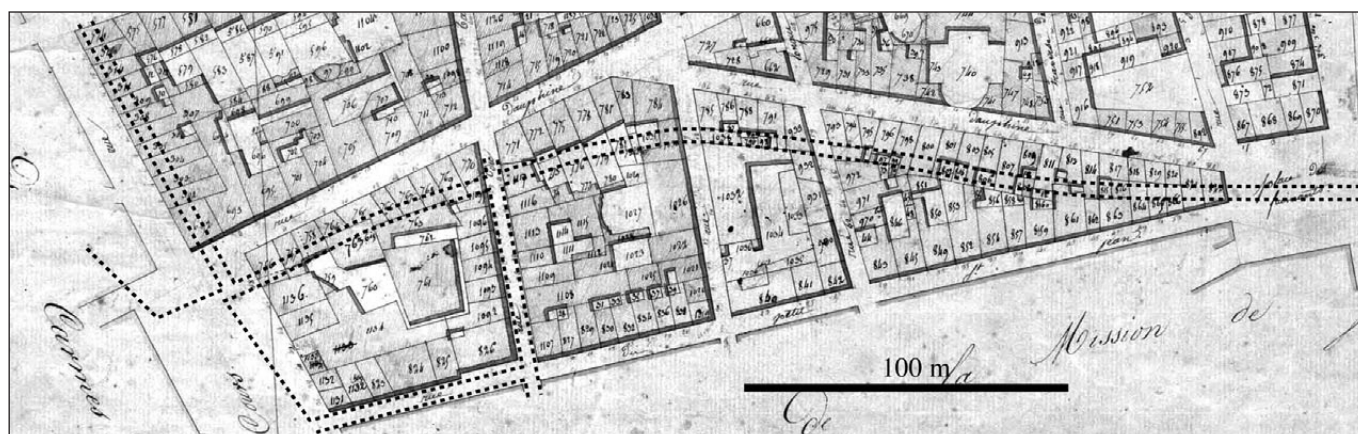


Fig. 38. Restitution du tracé du « chemin vieux » sur le cadastre napoléonien (B. Sillano/Inrap).

il accueille la porte cochère axiale présente systématiquement sur chaque îlot. Elle permet l'accès aux vastes écuries placées en cœur d'îlot.

L'aménagement du Cours lui-même comprend une allée centrale pour la promenade, en terre battue et bordée d'arbres, avec deux rues de part et d'autre ainsi qu'un trottoir le long des façades. Ces rues latérales vont rapidement être encombrées en raison des véhicules en stationnement (Tavernier, 1976, p. 67).

### *Des rues du faubourg à celles de la Ville Nouvelle*

Comme nous l'avons constaté sur le chantier de l'Alcazar, de nombreuses rues et traverses du faubourg médiéval ont disparu au début de l'Époque moderne. Cette réduction du réseau viaire est à mettre en rapport avec un nouveau type d'habitat, au bâti plus ample tout comme le parcellaire, qui génère des îlots très vastes. À l'inverse, de nouvelles rues se créent progressivement, comme la rue du Petit-Saint-Jean, probablement en liaison avec de nouvelles demeures à desservir. Le réseau des voies radiales qui aboutissent à l'arrière-pays demeure, lui, inchangé et ce depuis l'Antiquité. Le plan de la Ville Nouvelle de Louis XIV, en introduisant des figures baroques, modifie ce réseau tout en composant avec. Des rues anciennes disparaissent alors que de simples traverses sont prolongées et élargies. Nous allons voir l'évolution des voies proches de l'îlot de l'Alcazar depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque actuelle. Mis à part la rue du Baignoir qui traverse le chantier, les autres sont hors d'emprise et ne sont connues que par les textes.

Le bourg de Morier médiéval se présente comme une suite d'îlots allongés du nord au sud et trois de ses rues ont été mise en évidence sur le chantier de l'Alcazar. Deux d'entre elles ont été créées en même temps que le bourg ; elles disparaissent lors de la destruction de 1536. La principale, mise en place dès l'Antiquité, est

la **rue du Baignoir**. Cet axe, orienté du nord au sud, est le reflet d'un parcellaire qui remonte à l'Antiquité grecque et a probablement transmis cette trame jusqu'à l'époque médiévale. On peut se poser des questions sur la nécessité de conserver une voie perpendiculaire aux chemins qui sortent de la ville, mais le fait est qu'elle n'a jamais cessé d'être utilisée. Arasée en surface et éventrée par les réseaux, elle n'a malheureusement pas conservé les niveaux de circulation médiévaux et modernes. En revanche, nous avons les fondations des murs de façade qui indiquent que la rue a été élargie de 4 m à 5,50 m, sa taille définitive. La datation de cet acte d'urbanisme qui affecte la voie de part et d'autre est difficile à établir en l'absence de tranchée de fondation et donc de comblement susceptible de livrer du mobilier datant. Cependant nous constatons, d'après l'étude de la parcelle 40 (cf. *infra* § II, 3, 3.1.4.), qu'il se produit peu avant le lotissement de l'ensemble des parcelles qui la bordent, c'est-à-dire peu avant son intégration dans la Ville Nouvelle.

Avant l'Agrandissement, l'îlot est bordé au nord par le **chemin vieux** qui, partant de la porte de Crotte Vieille, abouti au couvent des Augustins, à l'emplacement de l'actuelle église des Réformés. L'étude de la trame urbaine d'époque grecque démontre l'ancienneté de cette voie appelée « *chemin de Crotte Vieille* » à l'époque médiévale, puis « *chemin tirant aux Augustins* »<sup>96</sup> et enfin « *chemin des pères de la Mission* », à l'Époque moderne. Les textes, appuyés par la fouille, nous permettent de la situer exactement à l'arrière des parcelles disposées le long de l'actuelle rue Nationale, dont les murs de confins s'alignent en oblique par rapport à la façade. Nous pouvons également en estimer la largeur à 5 m et restituer son tracé sur le cadastre napoléonien (fig. 38), en nous basant sur l'arrière des bâtiments, sur

<sup>96</sup> Actuellement l'église des Réformés.

quelques parcelles dont la forme et l'orientation sont significatives et sur le terme du chemin (le couvent des Augustins).

Il disparaît du plan de la Ville Nouvelle au profit de la **rue Dauphine**, qui en reproduit le tracé, en décalé. La raison est d'ordre pratique, comme le souligne T. Durousseau : « Il s'agit d'un principe simple : on ne crée de voies nouvelles qu'en évitant, durant leur mise en place, d'empêcher le fonctionnement des anciennes voies. Les ingénieurs le savent bien et les lignes de confins des parcelles donnant sur ces deux rues le montrent exactement » (Durousseau, 1990, p. 32). Ainsi, si la rue Dauphine forme un angle, c'est avant tout parce qu'elle ne pouvait croiser le chemin qu'elle remplace en coupant le virage qu'il dessine. L'avantage est double puisque, en opérant ce changement de direction, elle permet de créer la figure baroque du trident au niveau de la place des Capucines (aujourd'hui des Fainéants). Cette figure était par ailleurs en germe dans la patte d'oie que formaient à cet endroit le *chemin vieux* et le prédécesseur de la rue Tapis-Vert, issu de la porte du Marché. Mis à part pour les parcelles d'angle situées en bordure de ce qui deviendra la rue d'Aix (cf. *infra*), la rue Dauphine est tracée de toutes pièces à travers des jardins ce qui en facilite la réalisation. Tout ceci tend à montrer que le plan de la Ville Nouvelle est loin d'être une création pure, mais qu'il dérive de l'état précédent, tout en tenant compte du développement antérieur du bâti. À cela s'ajoutent les intérêts privés, comme le déplore N. Arnoul : « *Ils font des rues tout de travers, selon leur intérêt, et quand un échevin veut une place, pour l'avoir à bon marché, il fait passer une rue qui incommode le propriétaire qui est contraint de composer. Hors cela, que les rues soient belles ou laides, ils n'y connaissent rien.* »<sup>97</sup>. Dans le cas des jardins que traverse la rue Dauphine, ceux-ci ont été rachetés en 1670 par Couzinery, à l'époque second échevin, à André de Félix, puis revendus par lots 4 ans plus tard. Il est peu probable qu'il s'agisse d'une coïncidence. En échange de l'emprise cédée pour faire la nouvelle rue, il semble qu'il acquière l'ancienne voie puisqu'elle intègre les lots qu'il revend par la suite.

L'étude du bourg médiéval nous suggère que la **rue du Petit-Saint-Jean**, hors emprise de la fouille, n'existe pas au Moyen Âge. En 1636<sup>98</sup>, elle est mentionnée comme une « traverse ». À cette date, aucune habitation n'est citée au nord de la rue, en revanche, nous trouvons au sud, le Logis de la Selle d'or, à l'angle avec le Grand-Caire, puis les maisons d'Amphoux et de Barnier et, à l'angle de la rue du Baignoir, le jardin de Pagi. Ces

habitations sont hors d'emprise et non datées, mais il est évident qu'elles doivent leur présence à celle de la traverse et réciproquement. La fouille a révélé l'existence d'une maison à l'est de la rue du Baignoir, dans le prolongement exact de la traverse, qui a peut-être généré cet axe. L'auberge du Petit Saint-Jean, construite en 1656, lui donne son nom. Avec l'agrandissement de Louis XIV, la rue est prolongée vers l'est où une porte est créée dans la nouvelle enceinte. Elle traverse alors la bâtisse révélée par les fouilles puis les jardins Barnier. Elle forme alors la sécante de la figure de trident qui prend naissance à cette porte et se prolonge *extra muros* par les allées de Meilhan. Nous avons ici l'illustration de la transformation d'une simple traverse en un axe important de la ville moderne. La conception de la rue Thubaneau, située plus au sud, procède de la même manière, elle a pour support une courte traverse, rallongée vers l'est à travers la propriété des pères de la Mission de France.

Les données de fouilles croisées avec celles des archives nous montrent que l'actuelle **rue d'Aix** est pour partie une création pure de l'Agrandissement, dans l'alignement exact du Cours. En effet, d'une manière un peu empirique, nous constatons que le plan Maretz comme celui d'Auger dessinent un angle à l'extrémité nord du Grand-Caire, angle qui n'existe pas si l'on restitue la façade sur la place et l'actuelle rue d'Aix. Il est évident qu'elle était située plus à l'ouest, par exemple dans le lit du ruisseau de la Frache, hypothèse émise lors de la fouille de l'îlot Sainte-Barbe (Marchesi *et al* 1997, p. 110). Vers le nord, en revanche, elle reprend une ancienne voie, peut-être le chemin d'Aix. En revanche, l'étude des archives semble indiquer qu'elle suit, au sud, l'orientation d'une traverse que bordent les quatorze parcelles vendues par André de Félix entre 1658 et 1662 et localisées à partir « *du coing desd. Pères de la Mission vers les Recollets* ». Nous retrouvons ces dernières sur le cadastre napoléonien, en rive orientale de l'actuelle rue d'Aix<sup>99</sup>, mais avec une longueur de 20 m au lieu des 12 m donnés par les textes. La création de la rue d'Aix a donc eu pour effet de les allonger en absorbant la ruelle ainsi probablement qu'une partie de l'îlot qui les confrontait. Curieusement, elle prend en enfilade toutes les maisons déjà construites sur la rive occidentale de la traverse préexistante. Il faut croire que la nécessité de créer la rue à cet emplacement était plus forte que celle de composer avec le bâti préexistant afin de minimiser les destructions.

Plus au sud, comme cela a été interprété à l'occasion de la fouille du Jeu de Paume (Sillano, Scherrer 2009), la **rue Tapis-Vert** (appelée rue Saint-Louis) existait déjà,

<sup>97</sup> N. Arnoul, *Lettre du 18 avril 1671*, Tavernier, 1976, p. 67.

<sup>98</sup> Acte d'arrentement perpétuel de demoiselle Claire de Guérin. AD13 380 E 127, fol. 1733 (cf. annexe 3.3.).

<sup>99</sup> Plusieurs actes dont, par exemple AD13 362 E 116, fol. 501.



sous le nom de « *rue tirant au couvent des reverends peres augustins refformes* » ; elle était probablement plus tortueuse et plus étroite puisque certaines parcelles riveraines ont été agrandies alors que d'autres ont été frappées d'alignement. La **rue Thubaneau** existait partiellement ; elle a été prolongée vers l'est à travers l'immense propriété de la Mission de France. La rue Saint-Claude (l'actuelle **rue Longue-des-Capucins**) a été percée à travers les jardins du sieur Simon vers 1684.

Le site de l'Alcazar illustre bien les faubourgs modernes et leur devenir. Tout d'abord, nous voyons comment les rues du bourg médiéval ont été remembrées afin de satisfaire un parcellaire plus lâche tout en s'adaptant à la topographie de l'enceinte. Les axes anciens, les chemins qui accédaient au terroir, sont évidemment conservés. Des traverses sont créées afin de desservir des habitations disséminées au milieu de jardins. Le plan de l'agrandissement de Louis XIV prend largement en compte le réseau viaire préexistant. Si le plan baroque pouvait être l'objectif des architectes, il ne fût pas suivi d'effet. Le plan de la Ville Nouvelle, obtenu en le modifiant légèrement par de simples décalages, en profitant des espaces non bâtis, en composant également avec les intérêts privés, reflète une part d'aléatoire qui fait toute sa singularité. Des îlots immenses en côtoient d'autres minuscules, des rues (comme la rue Longue-des-Capucins) en longe d'autres à très peu de distance alors que des pans entiers ne sont desservis par aucun accès. Tout ceci traduit bien, une fois de plus, les difficultés rencontrées par un pouvoir centralisateur d'imposer sa volonté à Marseille.

## 2. Le découpage parcellaire

Le réseau viaire une fois positionné, il est possible de réfléchir au découpage des îlots en parcelles, souvent matérialisées par des murs de clôture ou de bâtiments dont l'archéologie nous livre les traces.

### 2.1. Réflexion sur le parcellaire médiéval à partir de quelques secteurs fouillés (F. Paone)

Les quelques fouilles présentées ici, complétées par les données des opérations archéologiques antérieures, offrent une nouvelle lecture de Marseille médiévale et permettent de saisir quel découpage parcellaire a déterminé la micromorphologie de certains quartiers. Une approche plus pertinente du parcellaire n'est toutefois possible que lorsque l'emprise du chantier archéologique englobe un ou plusieurs îlots, mais également les rues environnantes pour pouvoir établir le rapport entre

ces deux entités. L'étude morphologique du parcellaire médiéval a également pour support indispensable l'analyse régressive du cadastre napoléonien. Cependant, dans le cas de Marseille, ce document nous fournit bien peu d'information sur les faubourgs médiévaux détruits au XIV<sup>e</sup> s., et sur lesquels se développe la Ville Nouvelle de Louis XIV.

Enfin, la compréhension du parcellaire doit, dans la mesure du possible, être corrélée à la connaissance des seigneuries foncières qui se partagent la ville ; au découpage maintenant bien connu entre la ville basse, dépendante du vicomte, et la ville haute, partagée en secteurs prévôtal et épiscopal, s'ajoute la multitude de propriétés éminentes.

#### 2.1.1. Le découpage parcellaire intra muros

Les observations les plus exhaustives sur le parcellaire intra-muros concerne la rive nord du port, et sont limitées au quartier du Mazeau, dans une zone où les contraintes topographiques préexistantes se limitent à la pérennité de quelques axes de circulation antique. La reconstruction à partir de la fin du XII<sup>e</sup> s. de ce secteur en grande partie désertée au cours du haut Moyen Âge, permet alors la mise en place d'une nouvelle opération d'urbanisme dont atteste la standardisation de l'îlotage. La morphologie de ces îlots est naturellement déterminée par le quadrillage instauré par le réseau viaire qui adopte une disposition en éventail pour les axes globalement nord-sud scandé par un réseau dense mais non régulier de voies ouest-est. L'étude porte sur trois îlots, mais seul l'îlot II est observé presque intégralement.

L'îlot I de la fouille du musée César (*cf. infra* § II. 2, 2.3.2.), de forme trapézoïdale, mesure 32,5 m sur sa face septentrionale pour s'amenuiser à 24 m au sud ; sa longueur, constante, est de 54 m. Seules les constructions occidentales donnant sur la rue de la Guirlande sont dans l'emprise de la fouille, sur une quarantaine de mètres. Les parcelles ont une largeur standard comprise entre 4 et 5 m et une profondeur restituable entre 12 et 15 m selon qu'elles se situent dans la partie la plus large ou non de l'îlot, soit un rapport de 1/3. Elles sont disposées pour l'essentiel perpendiculairement aux rues de la Guirlande et Torte, les parcelles méridionales s'ouvrant, d'après le cadastre de 1826, vers la rue Saint-Christophe. L'acquisition de cinq à six lots a vraisemblablement été nécessaire afin d'élaborer le grand bâtiment qui pourrait correspondre à des étuves. L'étendue et la profondeur de cet ensemble nécessitent la présence d'axes de circulation permettant de desservir le cœur d'îlot. Simples venelles ou véritables rues, ces voies devaient s'articuler avec des espaces ouverts communs à différents occupants. Les traces d'un passage étroit de 1,5 m et probablement

couvert sont apparues au nord du bâtiment E ; il mène dans une cour dotée d'un puits à godets et d'une cuve. Cet espace ouvert devait également être accessible par une voie de desserte nord-sud dont les cadastres gardent la mémoire. Son tracé serait matérialisé par l'alignement des limites occidentales de plusieurs parcelles donnant sur la rue Torte. L'existence d'autres venelles en cœur d'îlot est envisageable, leur emprise se faisant naturellement au détriment des longueurs de parcelles, profondes alors d'une dizaine de mètres. Au cours du XIV<sup>e</sup> s., l'occupation de tout ce secteur se densifie et les pressions immobilières sont perceptibles. La propriété foncière évolue et se complexifie, les espaces libres de tout bâti peuvent être lotis comme l'illustre l'établissement d'une construction sur l'emplacement de la cour centrale. La zone est en partie annexée par une maison mitoyenne, et puits et cuve sont détruits.

L'îlot II (*cf. infra* § II, 2, 2.3.3.) a une longueur de 38 m pour une largeur de 16 m. La faible distance entre les deux rues qui le délimitent a permis la mise en place de parcelles en lanières traversantes orientées nord-nord-ouest/sud-sud-est ; seules les parcelles orientales sont disposées perpendiculairement à la rue de la Guirlande. Le découpage du sol semble être fait sur la base modulaire de 8 m de largeur pour une profondeur de 16 m soit un rapport de 1/2 ; seul le terrain central, transitoire entre deux types de dispositions, a une largeur de 6,5 m. Ce maillage plus lâche réunissant deux largeurs standard de 4 m a vraisemblablement prévalu dès l'origine sur cet îlot. La volonté d'établir des constructions plus vastes renfermant des commerces ou des auberges au plus près du Mazeau a pu conditionner le morcellement de l'îlot. Si l'établissement de parcelles de plus grande envergure à proximité des places a déjà été constaté dans diverses villes médiévales (Garrigou-Grandchamp *et al.* 1997, p. 124), la coexistence de maisons étroites et d'habitations plus importantes semble également être de mise dans ce quartier. Au cours du XIV<sup>e</sup> s. comme pour l'îlot I, le maillage se densifie ; un redécoupage concerne les parcelles occidentales (A et B) alors amputées en partie nord par l'établissement d'une parcelle d'angle d'orientation ouest-est, étroite et profonde de 4 m sur 16,5 m.

Situé au sud du précédent ensemble, l'îlot III mesure initialement 38 m de long (comme l'îlot II) pour 32 m de largeur, soit deux fois sa largeur (*cf. infra* § II, 2, 2.3.4.). Les structures médiévales sont uniquement conservées sur la moitié nord, la partie sud ayant été totalement dérasée et remodelée par l'établissement d'hôtels particuliers au XVIII<sup>e</sup> s. Les dimensions de cet ensemble rendent incontournable le maillage interne d'un axe secondaire, orienté est-ouest. Son tracé est matérialisé par un mur de fond de parcelle qui détermine la limite méridionale des lots disposés perpendiculairement à la

rue de la Taulisse. L'emplacement de cette desserte est décalé par rapport au tracé de la rue Saint-Christophe et génère une différence de profondeur entre les parcelles nord et sud. Il semble alors concevable d'imaginer que nous soyons en présence de deux îlots distincts mais l'archéologie ne nous fournit pas d'indice dans ce sens. Le module utilisé pour les parcelles disposées perpendiculairement à la rue de la Taulisse est comparable à celui utilisé dans l'îlot I soit entre 4 m et 5 m de largeur pour une longueur se rapprochant de 12 m. La restitution du découpage parcellaire pour la moitié méridionale de l'îlot (donnant sur la rue des Olives) n'est pas réalisable, les données archéologiques étant trop ténues. Cependant la découverte de deux murs de refends espacés de 6 m pourrait indiquer un découpage plus large et une profondeur de 16 m. Enfin, sur le cadastre napoléonien apparaît, à l'ouest de la rue du Coq-d'Inde, un îlot dont les parcelles pourraient garder les traces d'un découpage médiéval. Dans un second temps, peut être à l'Époque moderne, le tronçon méridional de la rue du Coq-d'Inde et la voie est-ouest sont inféodés et on assiste à la fusion au sein d'un gros îlot de plusieurs composantes (**fig. 39**).

La restitution du parcellaire montre que ce quartier et probablement une grande partie de la ville basse a fait l'objet d'un plan d'urbanisme avec un découpage calibrés par et au sein de chaque îlot. Les recherches effectuées par M. Bouiron sur le monastère Saint-Sauveur ont montré que cet établissement, implanté dans la partie nord du quartier, détenait une grande partie des terres et qu'il avait joué un rôle essentiel dans la réurbanisation de ce secteur de la ville. Sur la base des registres de compte dépouillés (*cf. infra* § II, 2, 1.1.), les biens répertoriés pour ce secteur appartiennent à Briton Anselme et lui viennent vraisemblablement de son père Anselme Fer, qui lui-même les tenait de l'abbaye Saint-Sauveur. En 1257 ces revenus sont confisqués par Charles I<sup>er</sup> d'Anjou. Pour le XIV<sup>e</sup> s., les registres de cens de la cour comtale mentionnent la perception de taxes sur plusieurs maisons de ce quartier autres que celles issues de la saisie des droits de Briton Anselme ; ces maisons sont localisées le long de la rue de la Guirlande, face au Petit Mazeau. Parallèlement, l'essentiel des cens reviennent à deux hôpitaux puissants, à celui du Saint-Esprit et puis à partir de 1344 à l'hôpital Saint-Jacques-de-Galice.

Pour résumer, à l'intérieur de la ville, au moins deux modules parcellaires sont perceptibles. Les dimensions standards des plus petits lots présentent une largeur comprise entre 4 et 5 m pour une profondeur située entre 10 et 12 m soit une superficie moyenne de 50 m<sup>2</sup>. Dans la partie ouest de la ville, dans le quartier de la Cathédrale, les maisons dégagées lors de la fouille du Tunnel de la Major présentent des façades de 4 à 6 m pour une longueur minimum de 10 m. Les parcelles de grande

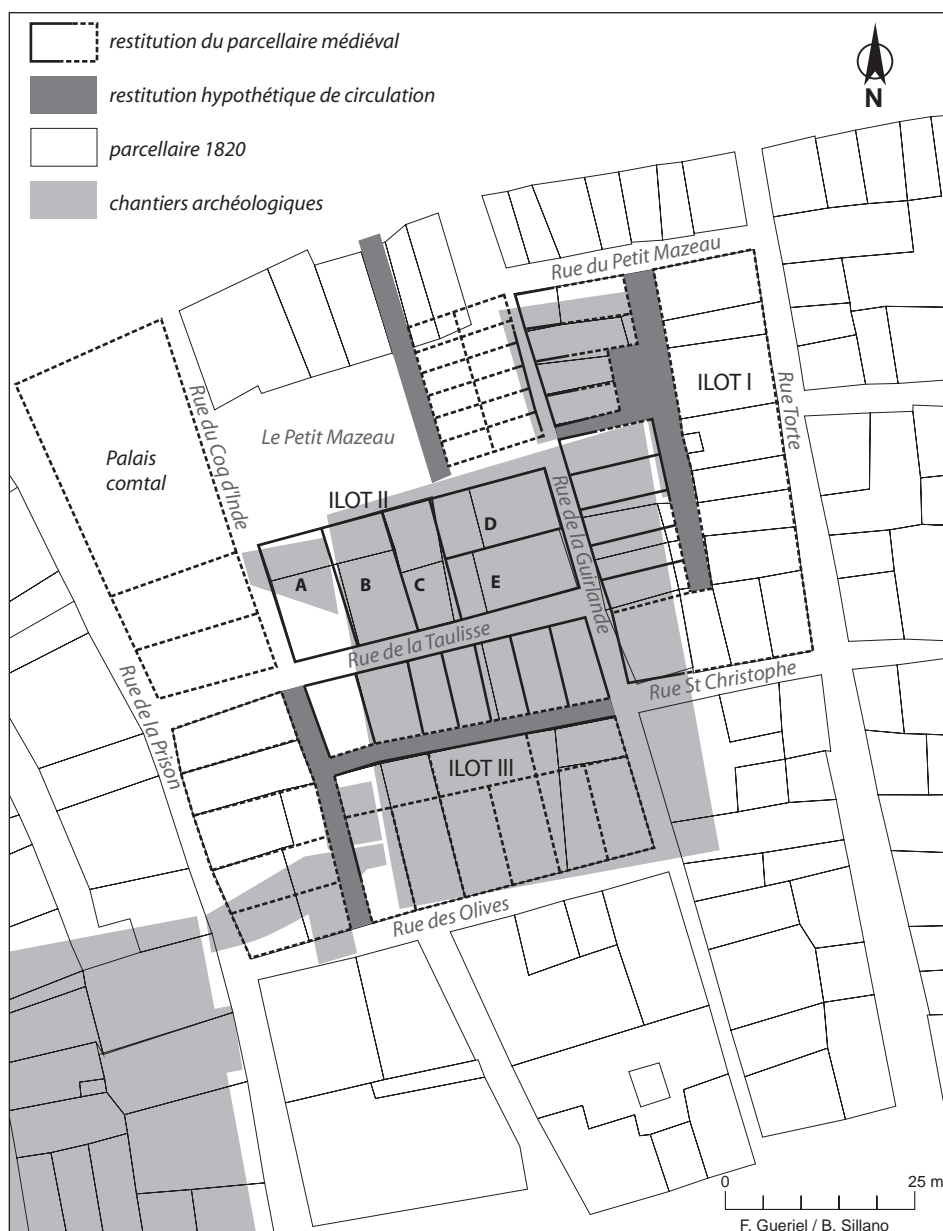


Fig. 39. Proposition de restitution du parcellaire dans le quartier du Mazeau (DAO F.Gueriel, B. Sillano/Inrap).

dimension (8 x 16 m) formant le maillage de l'îlot II semblent également assez répandues si l'on en juge par la présence de ce gabarit.

### 2.1.2. Les faubourgs

Par trois fois, des fouilles archéologiques d'envergure ont porté sur le territoire périurbain de la cité médiévale. Ces opérations ont permis d'affiner notre connaissance des processus d'extension de la ville vers ces zones limitrophes généralement dévolues à l'agriculture. Il n'est toutefois pas simple de décrypter la genèse de cette urbanisation périphérique et de percevoir son

évolution. De plus, la destruction des faubourgs à la fin de 1357 puis l'établissement de la Ville Nouvelle de Louis XIV atténuent, voire abolissent par endroit, les tracés médiévaux qui sont parfois encore perceptibles dans d'autres zones.

Dans le bourg de Morier (*cf. infra* § II, 3, 2.2.), le réseau viaire détermine six îlots, dont aucun n'apparaît dans son intégralité. Avant que ne soit construit le quartier d'habitation du bourg, un quadrillage orthonormé est déjà utilisé dans le complexe artisanal accueillant la tannerie. L'ensemble des espaces (les ateliers, les réseaux hydrauliques, zones de séchages, de stockage et dépôt) sont répartis selon un plan précis basé sur



un rectangle modulaire de 6,5 x 5,5 m et ses multiples. L'étude des registres de cens menée conjointement par M. Bouiron et P. Rigaud (*cf. infra* § II, 3, 1.1.), a montré que les terres sur lesquelles est établie la tannerie relève du pouvoir vicomtal ; aussi est-il possible d'attribuer aux vicomtes la création du complexe artisanal, de même que la destruction raisonnée d'une partie des bâtiments des tanneurs en vue de l'établissement d'habitations.

Lors de la mise en place du quartier d'habitation à la fin du XIII<sup>e</sup> s. les espaces réservés au tannage (donc les plus pollués et insalubres) sont dérasés et nivelés alors que le deuxième ensemble qui accueillait jusqu'alors probablement une unité d'habitation (ancien bâtiment 3) est complètement intégré dans le faubourg et simplement subdivisé pour s'adapter aux nouveaux besoins. Le bourg, tel qu'il se présente au cours du XIV<sup>e</sup> s., constitue alors un lieu de transition où se développent des habitations, des espaces artisanaux et des parcelles à vocation agricole. Le statut juridique de ces terrains révèle que le lotissement progressif du quartier est le fait de pouvoirs conjugués, celui des vicomtes, de seigneurs privés et du chapitre cathédral de La Major. Il faut ajouter le monastère des Béguines de Roubaud qui forme un facteur supplémentaire de l'expansion du faubourg.

Le nouveau découpage spatial du faubourg intègre ici plusieurs contraintes majeures : tout d'abord, le tracé du rempart et des lices qui dans ce secteur, amorce une direction nord-ouest/sud-est se répercutant sur les voies occidentales et les îlots I et II. Ensuite, on note la pérennité de la rue Crotte-Vieille qui reprend le tracé de l'ancien chemin antique et qui borde le site au nord. Une voie nouvelle, destinée à relier la rue Crotte-Vieille et celle de Morier, a un tracé oblique, formant un coude qui détermine la forme de l'îlot III. Enfin, la création de la rue des Cordiers (actuelle Baignoir) le long de laquelle s'établit le monastère des Béguines de Roubaud (hors emprise) forme un axe rectiligne à partir duquel sont disposées les parcelles cultivées (îlots V et VI). L'îlot IV adopte un plan trapézoïdal généré par l'articulation de ces différents axes.

Si le découpage parcellaire est inhérent à chaque îlot, des constantes dans les dimensions des lots apparaissent (**fig. 40**). L'îlot I, trop partiellement dégagé, ne peut être commenté et l'îlot III calque son découpage spatial sur le bâti préexistant. L'îlot II correspond à un ensemble hétéroclite qui intègre plusieurs anciennes maçonneries de la tannerie sous-jacente. Cet îlot se divise en plusieurs entités distinctes construites successivement. Les parcelles ne sont pas laniérées (à l'exception du lot 2F) mais contiguës et une différence de profondeur est perceptible en fonction de la rue le long desquelles elles se situent, les lots en bordure de la rue Sainte-Claire étant plus vastes. Les dimensions des façades observées sont

comprises entre 7,5 m et 10 m et les profondeurs varient entre 6,5 m et 7,5 m le long de la rue de Morier et 8 m à 10 m le long de la rue Sainte-Claire. Les plus petites superficies (2H) font 42 à 60 m<sup>2</sup>, les plus spacieuses une centaine de mètres carrés. La parcelle traversante 2F, de plus grande envergure, constitue la limite entre une largeur d'îlot de 17 m à un rétrécissement en moitié sud à 15 m. Toutes ces parcelles accueillent des unités d'habitations formées de deux pièces au sol. Les premiers espaces lotis sont ceux qui ouvrent sur la rue occidentale (les ensembles 2A, 2B et 2C) et contre lesquels s'accolent probablement rapidement les unités 2D et 2E, puis 2F. Parallèlement une unité importante, 2G, est établie plus au sud ; l'espace laissé au nord de celle-ci sera lui aussi loti ultérieurement (2H). Cet édifice doit s'adapter à l'exiguïté de la surface restante tout en faisant le lien entre les façades non alignées des deux ensembles voisins.

Ce découpage spatial non standardisé est contemporain d'un quadrillage parcellaire régulier mis en place à l'est de la rue de Morier. La partie centrale du site est composée de deux entités distinctes, s'ouvrant respectivement à l'ouest sur la rue de Morier et la venelle nord (îlot IV) et à l'est sur la rue des Cordiers (îlot V). La limite parcellaire primitive qui sépare ces deux ensembles trouve son origine dans le tracé d'un fossé colmaté en usage avec la tannerie médiévale. L'îlot IV est celui qui présente la plus grande régularité ; un découpage rationnel du terrain a prévalu dans ce secteur et un système modulaire a été appliqué. La parcelle standard mesure 4 m de large pour une longueur de 11,5 m à 12 m, soit un rapport de 1/3, mais les subdivisions internes en deux espaces de 4 m ont été souvent pratiquées, dans le sens de la largeur (ensembles 4A, 4B, 4E) ou dans le sens de la longueur (ensemble 4C, une réutilisation d'un bâtiment ancien). Les dimensions de l'îlot font que les parcelles en lanière sont disposées indifféremment le long de la rue de Morier, mais aussi de la venelle septentrionale et même perpendiculairement à la desserte de cœur d'îlot. Cette dernière<sup>100</sup> permet d'accéder à des zones de jardins (4D) comme à des espaces construits (4E). Dans cet îlot, certaines unités d'habitations se composent d'un regroupement de plusieurs parcelles ; la plus significative est l'ensemble 4A formé d'une parcelle d'angle associée à la parcelle mitoyenne. Une place assez importante est laissée aux espaces ouverts (cour, jardin ou verger) et clôturés (4A3, 4B1, 4D) qui sont toujours accessibles depuis une voie. Ceci implique que leur usage n'est pas forcément réservé aux habitants des maisons qui les jouxtent. Cette imbrication fonctionnelle

<sup>100</sup> La largeur de cette desserte est réduite à 3,5 m du fait de l'épaisseur des murs qui la délimitent.

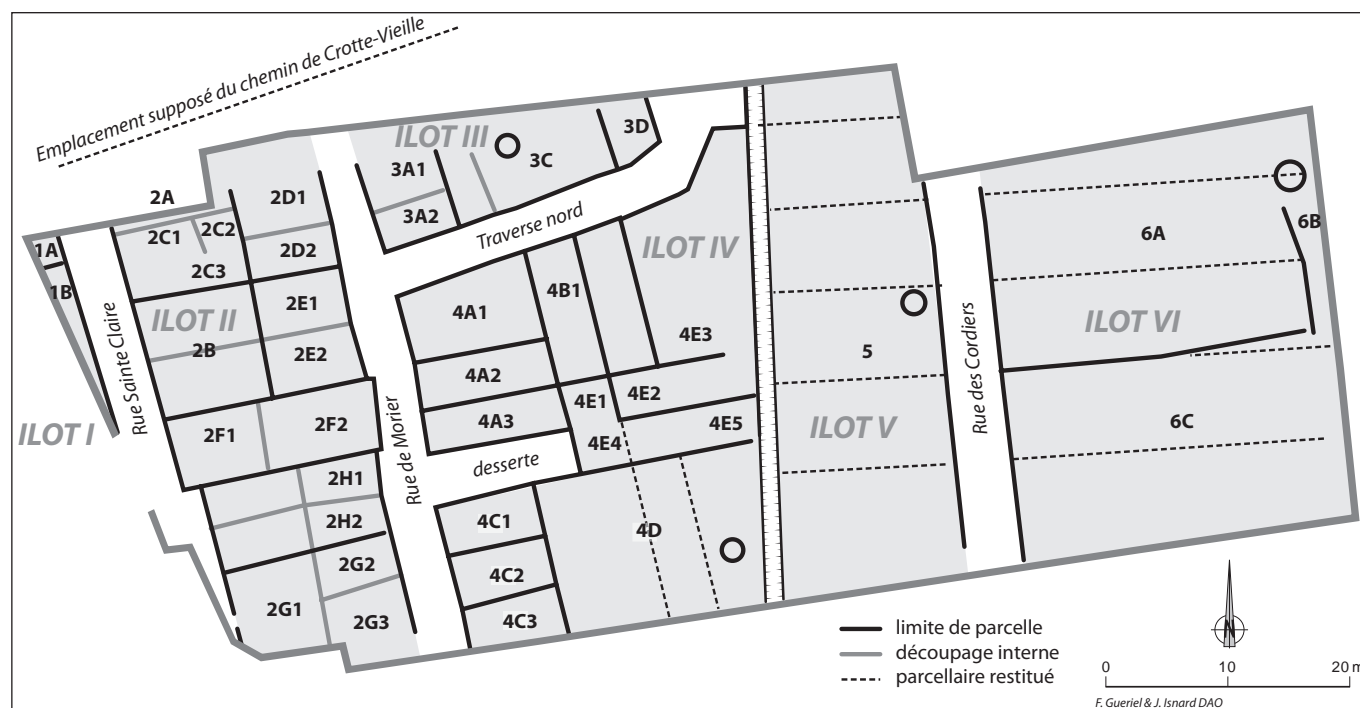


Fig. 40. Proposition de restitution du parcellaire dans le faubourg de Morier (DAO F. Gueriel, J. Isnard/Inrap).

est d'ailleurs attestée puisque l'on observe que l'activité métallurgique pratiquée dans l'immeuble 4C ne s'effectue pas dans le lot attenant à l'est (espace 4D) mais s'étend jusqu'en cœur d'îlot. C'est dans ce secteur que, dans un second temps, un autre découpage du terrain est réalisé en vue d'un nouveau lotissement (ensemble 4E).

L'îlot V d'une largeur moyenne de 14 m est, avec l'îlot VI, l'un des secteurs les moins riches en vestiges. Ceux-ci sont essentiellement conservés au nord où deux espaces d'habitation ont été découverts, auxquels s'ajoutent plus au sud un puits et un mur perpendiculaire à la rue des Cordiers. Malgré la ténuité des structures, une tentative de reconstitution du parcellaire est réalisable si l'on prolonge l'axe de certains murs au-delà de leur tracé avéré. On note par exemple que l'un des murs de l'ensemble 4E se trouve globalement dans l'alignement d'un autre mur, séparant dans l'îlot oriental, les parcelles 6A et 6B. Nous proposons donc de restituer dans l'îlot V un mur ou une clôture disposée selon ce tracé. La distance entre cette limite et un second mur au sud permettrait la restitution d'un module de parcelle d'une largeur de 7 m pour 14 m de long soit un rapport de 1 sur 2. La reproduction de ce gabarit au nord aboutit jusqu'à un troisième mur qui correspond probablement à une limite de propriété.

Cette restitution hypothétique gagne en vraisemblance si on applique également son système à l'îlot VI. Pour cet îlot, la division foncière médiévale n'a pas laissé de vestige archéologique mais elle s'inscrit

pourtant dans le paysage jusqu'au XVIII<sup>e</sup> s. comme le confirme l'examen des vestiges modernes. Le report d'une largeur de parcelle de 7 m semble être ici aussi la règle. Si on divise l'îlot VI en parcelles d'une largeur de 7 m, l'extrémité d'un des murs de clôture est-ouest aboutit précisément dans la zone où l'orientation d'un mur oriental moderne diverge. En effet les deux murs de la parcelle moderne 42 reprennent exactement l'emplacement de ces enclos. Bien peu d'éléments permettent d'identifier précisément l'utilisation des parcelles de cet îlot, cependant l'importante superficie des lots dont la longueur est estimée à 24 m<sup>101</sup> (soit une emprise de 165 m<sup>2</sup>) plaide vers une vocation horticole, ce secteur constituant alors la frange entre une zone rurale et le terroir véritable. Ceci justifie vraisemblablement la pérennisation de ce découpage spatial pendant l'Époque moderne, la destruction des faubourgs au XIV<sup>e</sup> s. ne concernant que les zones d'habitats.

Dans le bourg des Olliers, créé au XIII<sup>e</sup> s., l'organisation spatiale du flanc de la colline Saint-Charles où se situe l'atelier de potiers se structure par l'intermédiaire de terrasses (Marchesi *et al.* 1997). Les auteurs restituent pour l'îlot occidental des parcelles en lanière de 5,5 et 6 m pour une longueur comprise entre 20 et 28 m, 18 m pour celles formant l'îlot est. Ce découpage spatial en lien avec l'activité artisanale diffère de celle du

<sup>101</sup> Cette mesure s'appuie également sur le parcellaire moderne.

quartier d'habitation du bourg Sainte-Catherine où les parcelles en lanières présentent des façades de 4 à 5 m de large (**fig. 41**).

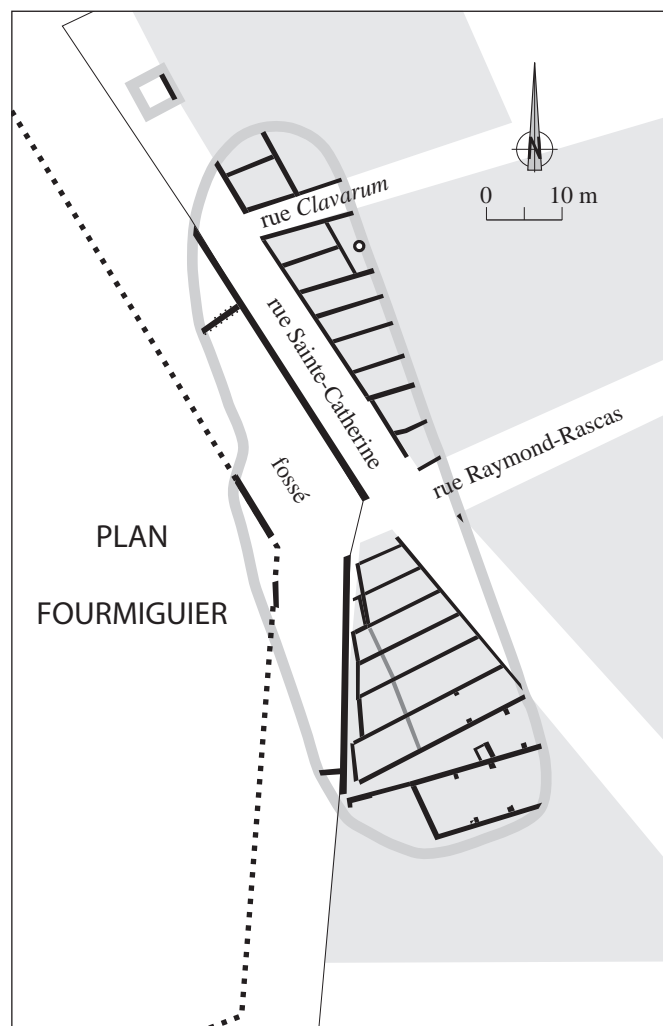


Fig. 41. Plan parcellaire du bourg Sainte-Catherine vers 1300 (DAO M. Bouiron/Ville de Nice).

### 2.1.3. Conclusion

Comme cela a déjà été mentionné, la restitution du paysage urbain médiéval est extrêmement difficile à établir. Cependant une évidence demeure : la morphologie générale de la ville *intra muros*, établie entre le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> s., est pérennisée, la trame viaire conservée et le découpage parcellaire moderne, dont le cadastre napoléonien nous donne le témoignage, trouve sa source dans le morcellement foncier médiéval. Les autres exemples de création de quartiers à Marseille à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> s. concernent les faubourgs, dont trois d'entre eux ont partiellement été fouillés. Malgré leur destruction au XIV<sup>e</sup> s. et le renouveau urbain initié par Louis XIV, certains tracés perdurent.

La parcelle de base qui prévaut semble là aussi basée sur un module calibré de 4 à 5 m de large (dimension classiquement attribué à la poutraison) pour une profondeur comprise entre 10 et 12 m. Cependant des différences notables dans les superficies peuvent apparaître : elles résultent en premier lieu de l'adaptation à la morphologie et aux dimensions des îlots, mais varient également en fonction de la localisation dans l'îlot (les parcelles d'angle) ou de la vocation des espaces clôturés (zones à vocation agricole) (Paone 2001, p. 81-88). Une constante apparaît toutefois : les rapports pratiqués entre la largeur et la profondeur sont souvent des formules simples : 1 pour 2 ou 1 pour 3.

D'un site à l'autre, l'observation du tissu urbain montre une diversité d'agencement des plans qui résulte d'une organisation distincte, propre à chaque îlot, mais également de la construction progressive des lots à bâtir au sein de chaque îlot. Bien que la mise en place de ces unités d'habitation se soit effectuée rapidement, d'autres éléments complexifient la lecture du découpage foncier initial : la façon dont s'agencent les murs mitoyens, les tentatives d'empiètement sur le domaine public ou sur les espaces non encore lotis, ou bien la réunification de plusieurs parcelles au sein d'une même unité, tout ce que l'on peut qualifier d'« initiative privée » constituent autant d'éléments d'irrégularité.

## 2.2. L'occupation de l'espace urbain à l'Époque moderne (B. Sillano)

S'il existe une continuité naturelle entre l'Époque moderne et la période médiévale, le parcellaire n'en connaît pas moins une réorganisation forte, en particulier dans les espaces suburbains.

### 2.2.1. Le parcellaire *intra muros* : réorganisation du parcellaire médiéval

D'un point de vue archéologique, le parcellaire est difficile à mettre en évidence parce que les vestiges correspondent aux bâtiments, souvent aux pièces, et que nous ne connaissons pas la manière dont ils sont regroupés, mis à part de rares cas où les circulations sont conservées. À l'inverse, le cadastre napoléonien nous donne une représentation schématique du parcellaire global, vers 1820, en gommant les espaces internes. Les quelques zones fouillées confirment qu'il reflète bien, sans trop de distorsion, le parcellaire ancien. Souvent, en effet, la contrainte de l'ilotage, très étroit en centre ville, ne permet pas au parcellaire d'évoluer au cours de la période moderne ; les études conjointes de terrain et de textes nous ont montré que, pour la plupart des





Fig. 42. Superficie moyenne des parcelles par îlot, exprimée en m<sup>2</sup> (réalisation B. Sillano, calcul automatique Covadis/Autocad, L. Vallière/Inrap).

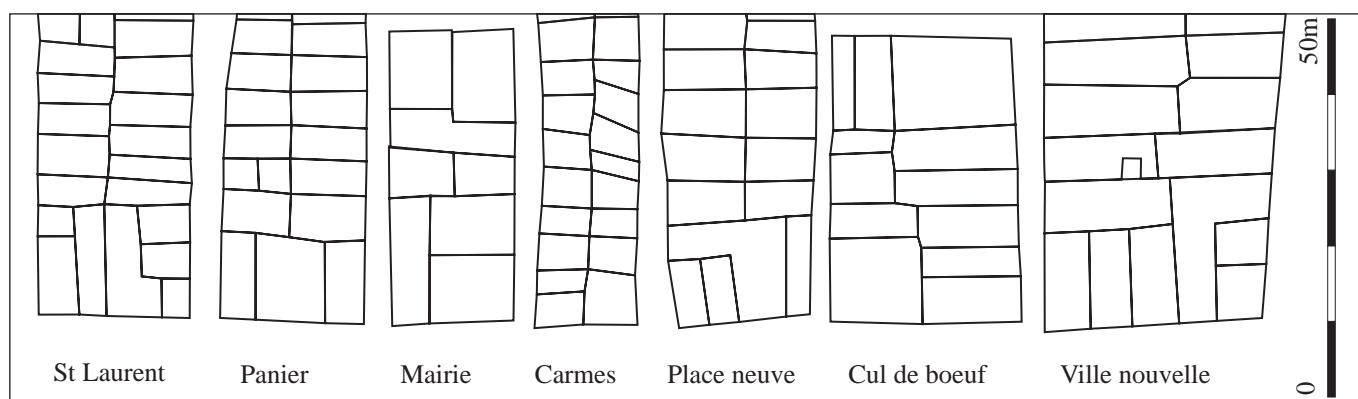


Fig. 43. Quelques îlots représentatifs de quartiers (DAO B. Sillano/Inrap).

cas, les parcelles décrites au XVII<sup>e</sup> s. coïncident avec celles qui sont dessinées sur le cadastre. Aucune modification notable du plan ne semble intervenir à l'époque contemporaine, mis à part la disparition des établissements religieux, dont les domaines sont redistribués à la Révolution, et la création d'établissements administratifs. D'autre part, bien que les contours dessinés sur le cadastre soient très simplifiés (les détails sont gommés au profit d'une représentation qui privilégie la superficie des lots, attendu que la finalité du document est la

fiscalité), la largeur des parcelles, c'est-à-dire la longueur de leur façade, reste, au demi-mètre près, fiable. Le cadastre napoléonien reste donc le meilleur outil pour appréhender le parcellaire à l'échelle de la ville.

Grâce à ce document, nous avons tenté une approche statistique par échantillonnage du parcellaire ; nous constatons que le module moyen des parcelles par îlot, obtenu en divisant la superficie de l'îlot par le nombre de lots, est relativement différent d'un quartier à l'autre (fig. 42 et 43). C'est sur les collines que l'on trouve

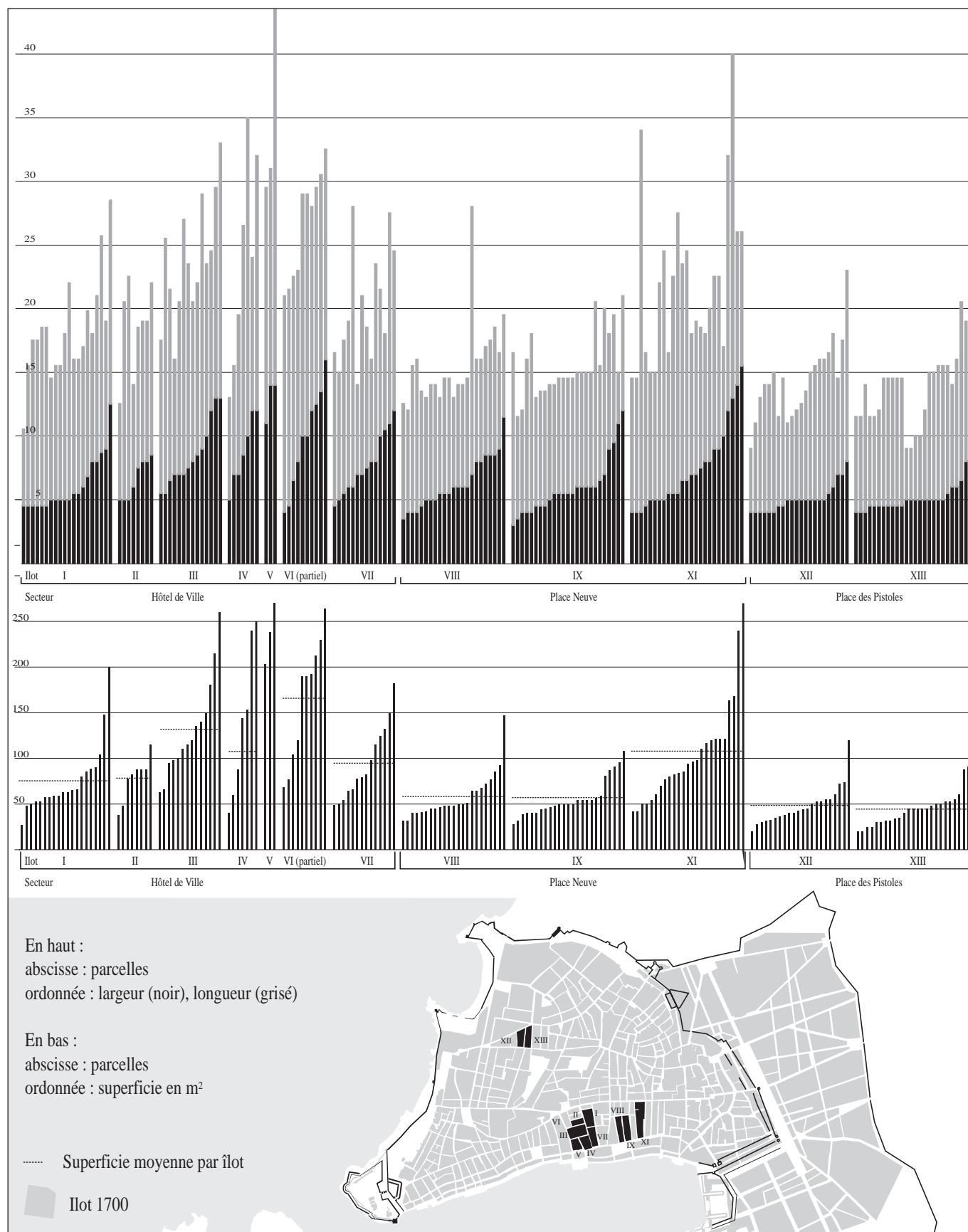






Fig. 45. Transformation du parcellaire médiéval en parcellaire moderne dans le quartier de la Loge (DAO B. Sillano/Inrap).

les parcelles les plus petites (butte des Moulins et butte Saint-Laurent, superficies moyennes de 54 m<sup>2</sup>, butte des Carmes, 45 m<sup>2</sup>), dans la ville basse les superficies moyennes (au nord de la Grand-Rue, 68 m<sup>2</sup>, au sud, 78 m<sup>2</sup>) et aux confins de la ville les plus vastes (entre les remparts du XI<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> s., 85 m<sup>2</sup>) ainsi que près de la Loge (94 m<sup>2</sup>). Il existe aussi une grande disparité dans la répartition des parcelles par îlot, que nous avons essayé de traduire par un échantillonnage (fig. 44). Autour de la place Neuve (ville basse) ou de celle des Pistoles (butte des Moulins), les parcelles sont relativement homogènes. Pour le premier, celles des îlots VIII et IX ont une superficie moyenne de 56 et 58 m<sup>2</sup>, et une largeur moyenne de 6 m (nous ne prenons pas en compte l'îlot XIV dans lequel des parcelles traversantes perturbent les résultats). Pour l'autre, les parcelles des îlots XII et XIII ont une superficie moyenne de 44 et 48 m<sup>2</sup> et une largeur moyenne de 5 m. En revanche, autour de la Loge, le panel des modules est très ample. Les parcelles de l'îlot I ont une superficie moyenne de 76 m<sup>2</sup> pour une largeur de 6,1 m, celles de l'îlot II, 78 m<sup>2</sup> pour 6,6 m, celles de l'îlot VII, 94 m<sup>2</sup> pour 7,7 m, celles de l'îlot III, 132 m<sup>2</sup> pour 8,5 m, et enfin celles de l'îlot IV, 139 m<sup>2</sup> pour 8,8 m.

Ce rapide survol du parcellaire à l'échelle de la ville met en évidence les particularités des quartiers qui sont le reflet d'une mise en place progressive combinée à une spécificité géographique. Contraint par un îlotage étroit, le parcellaire des quartiers hauts n'a aucune marge pour s'adapter à une configuration plus « moderne » et subit très peu de modifications depuis le Moyen Âge. À l'inverse, les modifications du réseau viaire de la ville basse, c'est-à-dire le regroupement des îlots, permettent au parcellaire d'adopter un maillage plus large. À ce titre, le quartier de la Loge, disséqué grâce aux fouilles de la place Villeneuve-Bargemon, est peut-être le meilleur exemple de l'évolution du parcellaire à l'Époque moderne. En effet, les trois îlots étudiés, numérotés I, II et III, rassemblent à peu près tous les procédés de transformation du parcellaire médiéval (fig. 45).

### *Conservation du parcellaire médiéval*

Dans de nombreux cas, le parcellaire médiéval est conservé à l'Époque moderne, tout au moins en ce qui concerne la largeur des parcelles, dont la longueur évolue parfois avec le temps aux dépens du cœur d'îlot. Ainsi avons-nous montré l'origine ancienne des façades

des parcelles 400 à 402 de l'îlot I (face au Petit Mazeau), mais aussi des parcelles 361 et 362, dont la grande taille mise en évidence par le cadastre napoléonien remonte au Moyen Âge (*cf. infra* § II, 2, 3.4.9. et 10.).

### *Extension des parcelles en cœur d'îlot*

Les parcelles 400 à 402 ont pour origine des lots de petite dimension disposés le long de la rue de la Guirlande et qui se sont ensuite étendus en cœur d'îlot (*cf. infra* § II, 2, 3.2.4. § II, 2, 3.2.6. et **fig. 46**). En retrait, les parcelles 400 et 402 ont outrepassé leurs limites pour se rejoindre derrière la parcelle 401 qui les sépare. Cette dernière voit sa petite dimension compensée par son rattachement, au XVIII<sup>e</sup> s., à la parcelle 402. Plus tard, comme nous le voyons sur le cadastre napoléonien, elle acquiert la partie arrière de la parcelle 400.

### *Regroupement de parcelles mitoyennes*

L'Hôtel de Remezan (parc. 374 et 373, pour partie, *cf. infra* § II, 2, 3.4.1.) occupe toute l'extrémité méridionale d'un îlot d'axe nord-sud. Son module correspond exactement au double de celui des parcelles voisines et montre que sa construction, au XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> s., fait suite au regroupement de deux lots (l'arasement profond des couches superficielles nous prive des murs médiévaux). Ainsi son emprise, de 12 m par 12 m, est en vis-à-vis de trois rues. Le même processus s'est certainement déroulé sur l'îlot suivant, au nord, que le Palais a progressivement entièrement occupé. De même avons nous identifié, en fouille, trois parcelles médiévales au sein de la parcelle d'angle 386 (*cf. infra* § II, 2, 3.4.8.), et, dans les textes, deux parcelles étroites, réunies au XVII<sup>e</sup> s., dans l'emprise de la parcelle 384.

### *Regroupement de parcelles en vis-à-vis*

Nous n'avons pas de tel cas sur les trois îlots présentés, mais il est facile de les reconnaître dans les parcelles traversantes sur îlots étroits (par exemple la parcelle 394 de l'îlot VII, **fig. 47**).

### *Remembrement d'un îlot*

L'îlot II est né du regroupement de deux îlots médiévaux ; à partir du XVI<sup>e</sup> s., l'espace ouvert axial est subdivisé pour créer la parcelle 359, puis fermé au sud pour créer l'autre, 364 (*cf. infra* § II, 2, 3.3.). À noter que l'absence d'escalier pour atteindre la cave nord suppose que ces lots sont associés durant l'Époque moderne, avant d'être individualisés comme le montre le cadastre napoléonien. Parallèlement, ou à la fin du Moyen Âge,



Fig. 46. Restitution de l'immeuble sur les parcelles 400, 401 et 402 (DAO B. Sillano/Inrap).

les anciens îlots sont remembrés ; à l'ouest, les quatre parcelles « en lanière » subissent une découpe transverse qui abouti à trois nouveaux lots ; à l'est, la parcelle méridionale se départit, au XVII<sup>e</sup> s., d'un espace au profit de la parcelle 358 qui devient traversante.

### *Partage d'une grande parcelle*

Le bâtiment de bains médiéval disposé le long de la rue de la Guirlande est abandonné à l'extrême fin du Moyen Âge. Il donne naissance à trois parcelles dont l'une, n° 399, occupe l'exacte moitié du bâtiment antérieur ; pour ce faire, l'ancien refend, pourtant massif, fut remplacé par un mur mitoyen à un peu plus d'un mètre vers le sud (*cf. infra* § II, 2, 3.2.7.).

### *Acquisition des espaces publics*

L'absorption des traverses se traduit par leur cession au domaine privé. L'Hôtel de Remezan, après la





Fig. 47. Le parcellaire napoléonien autour des chantiers de la place Villeneuve-Bargemon (DAO B. Sillano/Inrap).

disparition de la ruelle qui le bordait à l'est, se départit d'un tiers de sa surface afin de créer, avec la portion de rue en vis-à-vis, la parcelle 373 (*cf. infra* § II, 2, 3.4.3.). Cette même parcelle s'étend vers le nord où elle partage la rue avec sa voisine, n° 372, qui annexe ainsi, au XVIII<sup>e</sup> s., une excroissance du côté ouest. De même, la parcelle 399, déjà évoquée, s'étend vers l'est aux dépens de la ruelle qui recoupait tout l'îlot longitudinalement.

### **Refonte totale**

Enfin, la partie méridionale de l'îlot III détient la plus grande parcelle du quartier, l'hôtel de Gérente (parcelle 370), d'une superficie de 267 m<sup>2</sup> (*cf. infra* § II, 2, 3.4.5.). Par malchance, toute cette zone a subi un arasement profond qui nous prive des vestiges médiévaux et donc de la filiation entre les parcellaires, mais nous remarquons

que les parcelles s'établissent entre une bordure oblique à l'est (ligne qui correspond exactement à la limite occidentale des thermes romains sous-jacents, conservée pour une raison inconnue) et, à l'ouest, un passage, disparu mais attesté par un réseau de canalisations et conforme à la trame urbaine. La forme trapézoïdale qui en découle est absorbée par la parcelle 370, et plus exactement par la cour intérieure qui sépare les deux ailes bâties de part et d'autre. Cette configuration indique clairement que la parcelle a acquis son unité dès l'origine, ce qui suppose que le propriétaire, le sieur de Gérente, qui possède par ailleurs une bonne partie du reste de l'îlot, a fait table rase du parcellaire antérieur. Il est difficile de ne pas évoquer le fameux sac des Catalans en 1423 au cours duquel, selon les historiens, de nombreuses maisons situées dans le quartier de la Loge ont été détruites. Par la suite, les autorités ont incité les élites à racheter

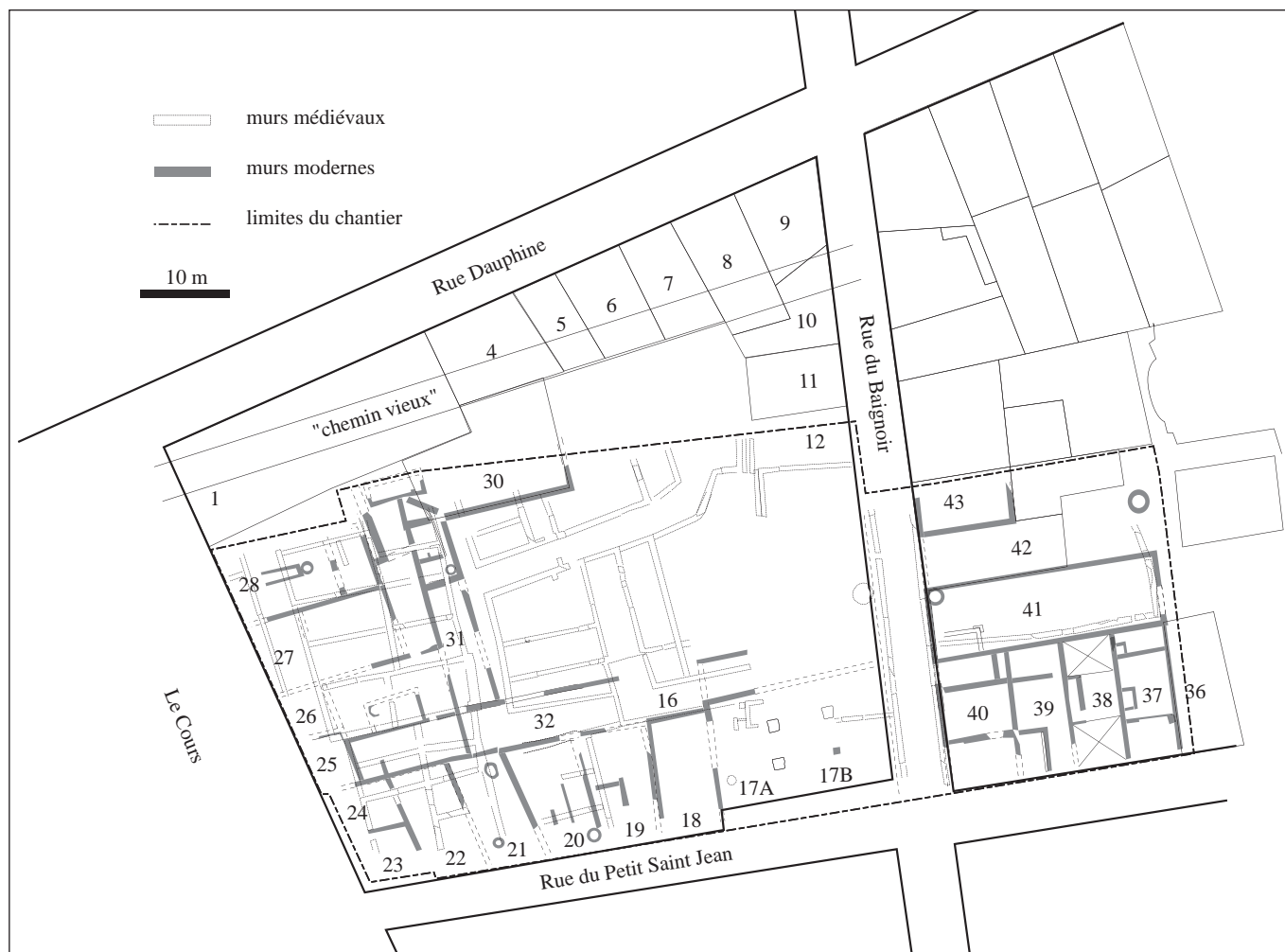


Fig. 48. Superposition des constructions médiévales et modernes sur le site de l'Alcazar avec numérotation interne des parcelles (DAO B. Sillano/Inrap).

les terrains ainsi libérés afin de hâter leurs reconstructions. Il n'est pas impossible que cet acte destructeur ait autorisé la création d'un parcellaire tout à fait différent de son prédécesseur. Ce type d'événement est, en tout cas, le seul qui puisse expliquer la transformation radicale d'un parcellaire qui, d'une manière générale, reste prisonnier de son passé.

### 2.2.2. Du parcellaire des faubourgs à celui de la « Ville Nouvelle »

Sur le secteur de la fouille de l'Alcazar, la réoccupation des faubourgs après l'arasement des habitations médiévales s'est traduite, nous l'avons vu, par la refonte du réseau viaire. Les suites sont immédiates pour le parcellaire qui, au début du XVII<sup>e</sup> s., présente d'avantage des « places à bâtir » que d'habitations proprement dites.

Le long du Grand-Caire, où nous constatons une déclinaison entre les réseaux viaires médiévaux et ceux d'Époque moderne, les parcelles (numérotées 25 à 28)

se décalent également, tout en conservant certaines limites antérieures. Ainsi, la parcelle 27 occupe l'emprise de deux parcelles médiévales, d'une portion de rue et probablement des deux parcelles placées en vis-à-vis (fig. 48). La pérennité des limites reste toujours bien mystérieuse lorsque l'on sait qu'un laps de temps important s'est écoulé entre la démolition des faubourgs et les reconstructions, temps au cours duquel les murs ont été arasés, épierrés jusqu'aux fondations, puis enfouis sous un épais remblai. De même, nous constatons que les bâtiments de la confrérie Saint-Hommebon, qui occupent tout le cœur d'îlot, reprennent, à peine décalés, les limites d'un îlot médiéval et des rues voisines.

Les dimensions des parcelles avant le réaligement sur le Cours ne sont pas données par le rapport d'estime de 1668 qui ne se préoccupe que de la partie bâtie, mais elles peuvent être restituées en s'appuyant sur les données de fouille. Les parcelles 27 et 28 mesurent environ 25 m de long pour 8,50 m de large, soit une superficie supérieure à 200 m<sup>2</sup>. Immédiatement au nord, la « place



Fig. 49. L'îlot au nord de l'Alcazar où l'on distingue les parcelles vendues par le S<sup>r</sup> de Beaulieu en 1658 le long de la future rue d'Aix et celles vendus par Couzinery 15 ans plus tard le long de la rue Dauphine (extrait du cadastre napoléonien, cl. AD13).

*de maison et jardin* » (parcelle 1) mentionnée dans l'acte de 1636 et située à l'angle de l'îlot, hors emprise de fouille, mesure 26 m de long pour 9 m de large. À l'inverse, la parcelle 25 ne mesure que 6 m par 10 m, et nous en retrouvons de plus petites encore, telles celles de Amphoux et Barnier, mentionnées dans l'acte de 1636, dans l'îlot au sud, de 6 m par 6 m.

Les parcelles disposées le long de la rue du Petit-Saint-Jean doivent absorber la différence d'orientation entre le Grand-Caire et la rue du Baignoir, distorsion liée à la création de cette place, qui n'existait pas aux époques antérieures ; à l'extrémité ouest de la rue, les parcelles d'angle 22, 23 et 24 forment une seule unité aux contours parallèles aux deux axes ; l'autre bout de la rue (avant qu'elle ne soit prolongée), le plan de l'auberge du même nom en fait de même ; entre les deux, les parcelles 18 à 21, mentionnées dès 1636 dans l'acte d'arrentement de la demoiselle de Guérin, adoptent un plan trapézoïdal qui répartit la déclinaison. Leurs dimensions moyennes sont de 6 m de large pour 12 m de long, environ 70 m<sup>2</sup>,

c'est-à-dire un module légèrement supérieur à celui que l'on connaît dans la « vieille ville ». Les deux parcelles d'angles ont respectivement des dimensions de 19,25 m par 12 m et 20 m par 11 m, soit des surfaces supérieures à 200 m<sup>2</sup>. Dans l'angle nord-est de l'îlot, la parcelle que se réserve la demoiselle de Guérin en 1636 a les mêmes dimensions que la première.

Dans l'îlot voisin, au nord, le long d'une ruelle, les quatorze *places à bâtir* que vend, en 1658, le S<sup>r</sup> de Beaulieu<sup>102</sup>, sont identiques et mesurent 12 m de long pour 5 m de large, hors murs (fig. 49). Elles paraissent bien étroites, 10 ans plus tard, lorsque la traverse devient la rue d'Aix (fig. 50).

Le doublement de la superficie de la ville *intra muros*, sous Louis XIV, a pour effet de modifier partiellement le parcellaire des anciens faubourgs mais aussi et surtout

<sup>102</sup> AD13 362 E 111, fol. 583.





Fig. 50. Maison construite sur une des parcelles vendues par le S<sup>r</sup> de Beaulieu en 1658 (rue d'Aix, côté est) (cl. B. Sillano/Inrap).

de mettre en jeu de vastes terrains, auparavant agricoles, afin de les morceler en une multitude de « places à bâtir ». Dans le secteur de l'Alcazar, nous avons constaté que la plupart des maisons qui occupaient les faubourgs sont conservées, au moins partiellement, dans le plan de la Ville Nouvelle. Il en va ainsi des auberges disposées le long du Grand-Caire, en dépit du sérieux alignement qu'elles subissent lorsque la place devient le Cours. Les écuries alignées sur la rive nord de la partie occidentale de la rue du Petit-Saint-Jean sont transformées en auberges, mais leur emprise n'est pas modifiée. Seule la maison qui se trouve dans l'axe de cette rue (parcelle 40) est détruite lorsque la voie est prolongée vers l'est. Les parcelles vendues par le S<sup>r</sup> de Beaulieu sont, au contraire, rallongées lorsque la rue d'Aix, qui remplace la traverse qui les desservait, est tracée parallèlement à l'ancienne voie et décalée vers l'ouest.

Ce sont surtout les nouvelles parcelles qui nous intéressent ici car elles reflètent un besoin en matière

d'espace qui est propre à cette époque. Nous allons voir que la manière dont ont été réalisés les lots a une incidence directe sur leur taille et leur forme.

Au nord de l'îlot, la rue Dauphine est percée à travers des jardins nouvellement acquis par Couzinery, en remplacement du « *chemin vieux* » situé un peu plus au sud. L'espace qui sépare ces deux voies est subdivisé au cours de plusieurs transactions qui s'échelonnent de février à juillet 1672. La première parcelle vendue, à l'angle oriental de l'îlot, possède des côtés internes à angle droit alors que les rues se recoupent à angle aigu. Cette configuration peu habituelle est traduite dans l'acte par : « *laquelle place sera prise en escaire sur le dernier* »<sup>103</sup>. Les cinq parcelles suivantes sont ensuite vendues dans l'ordre, d'est en ouest, comme le précise chaque acte de vente où il est systématiquement rappelé que le lot « *confronte de couchant le restant dudit jardin* ». Leurs profondeurs, contraintes par la présence de la congrégation Saint-Hommebon, varient de 14 m à 12 m ; en revanche, leurs largeurs sont très diverses et reflètent certainement les finances de l'acquéreur. Ainsi les parcelles 4 à 7 mesurent respectivement 11 m, 5 m, 7,50 m et 6 m de large, soit un panel très varié qu'il est difficile de mettre en relation avec un type de bâti. Le même phénomène se produit au nord de la rue Dauphine, dans le sens inverse cette fois-ci (cf. fig. 49). La première parcelle vendue est *trassée*, c'est-à-dire qu'elle s'implante sur un terrain vierge ; elle n'est pas à l'angle de la rue d'Aix puisqu'elle confronte vers l'ouest la maison acquise par Couzinery du S<sup>r</sup> de Beaulieu, antérieure à l'Aggrandissement. Large de 12 m pour 16 m de profondeur, soit près de 200 m<sup>2</sup>, c'est la plus grande de la série. Puis sont vendues deux parcelles de 9 m de façade pour 14 m de profondeur et enfin, le même jour, les quatre dernières parcelles, larges de 8 m pour la même profondeur. Le fait que les lots soient vendus dans l'ordre indique que le choix de la dimension de la parcelle est encore dicté par l'acquéreur. En dépit des largeurs variables, il est intéressant de constater que nous avons là un module de grande taille relativement novateur.

À l'est de l'îlot, le prolongement de la rue du Petit-Saint-Jean se fait à travers les jardins Barnier. Les terrains, acquis en héritage par Thomas de Riquetti, sont morcelés et vendus en 1674. Pour les parcelles qui sont dans l'emprise des fouilles, mise à part la parcelle d'angle qui a d'emblée une largeur de 8 m<sup>104</sup>, deux d'entre elles (n° 36 et 38), mesurent « *trois canes de fassade et sept canes de proffondeur* »<sup>105</sup> soit 6 m par 14 m, alors que deux autres (n° 37 et 39) mesurent « *22 pans de fassade* »,

<sup>103</sup> AD13 362 E 125, fol. 315v.

<sup>104</sup> AD13 380 E 171, fol. 1043v.

<sup>105</sup> AD13 380 E 171, fol. 49 et fol. 81.

soit 5,50 m, pour la même profondeur<sup>106</sup>. Les quatre autres qui complètent la série vers l'est ont les mêmes caractéristiques. Cette régularité (une curieuse alternance de parcelles de largeurs sensiblement identiques) explique probablement que les ventes aient été effectuées dans le désordre. Ce ne sont donc pas les acheteurs qui ont défini les dimensions des lots mais le vendeur. Dans le même ordre d'idée pouvons-nous évoquer les parcelles, toutes identiques, loties par la congrégation Saint-Hommebon le long de la rive occidentale de la rue du Baignoir à partir de 1720.

Dans tous les cas évoqués, il est clair que la superficie de la propriété est directement liée au bâtiment qui y prend place, auquel est adjoint un petit ciel ouvert. Mais il existe également des lots de très grande dimension dans lesquels s'inscrivent un ou plusieurs bâtiments, mais aussi de vastes terrains à ciel ouvert. Citons la parcelle 41, longue de 32 m et large de 8 m, soit 328 m<sup>2</sup>. L'immeuble qui y prend place n'est pas plus grand que ceux de la rue adjacente, en revanche tout le fond de la parcelle est ouvert et fait partie du cœur d'îlot. Le partage de cet espace central, extrêmement développé dans la ville neuve, se fait de manière aléatoire, contrairement à ce qui se passe dans la « vieille ville », où, compte tenu de sa petitesse, il est très découpé et exploité au maximum, et souvent densément occupé par le bâti.

### 2.2.3. Conclusion

À l'intérieur des anciens remparts, la filiation entre les parcellaires médiévaux et modernes, très sensible, permet de considérer le cadastre napoléonien comme suffisant pour aborder la question du parcellaire moderne. Les modules moyens par quartier témoignent de leur lotissement progressif ou de leur attrait géographique. Aux intersections, autour de la Loge par exemple, quartier qui subit l'influence des commerces populaires au nord et des administrations de la ville au sud, la diversité des modules met en évidence la dualité.

Lorsque l'héritage médiéval n'est pas trop prégnant, nous pouvons espérer rencontrer des parcelles dont le module est caractéristique d'une période ou d'un niveau social du propriétaire. C'est ce que nous constatons dans la Ville Nouvelle de Louis XIV. Les parcelles créées par le S<sup>r</sup> de Beaulieu quelques années avant l'agrandissement attestent de la survivance d'un module peu large, proche de celui des parcelles de la « vieille ville », alors que, au même moment, celles qui bordent le Grand-Caire, occupées par des auberges, sont de grandes dimensions et qu'un module plus large apparaît le long de la rue du

Petit-Saint-Jean. Les parcelles d'angles se différencient toujours, deux à trois fois plus vastes que les autres. Le lotissement progressif de la Ville Nouvelle met en relief l'évolution du parcellaire, qui finit, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> s., par atteindre un module qu'il conservera jusqu'à nos jours.

## 3. Le réseau hydraulique (N. Scherrer, B. Vasselin, M. Moliner)

Avant le XIII<sup>e</sup> s., les textes nous manquent pour mesurer l'importance donnée dans la vie politique et sociale à la question de l'eau. Néanmoins il est vraisemblable que, comme la gestion des céréales ou du port, celle de l'eau a toujours eu une place prépondérante dans la vie publique. L'eau est utilisée pour boire, manger, laver la maison, les objets et le linge, l'hygiène corporelle (bains publics ou curatifs), travailler (artisanat, cultures, ...), pour alimenter les fossés défensifs le long des remparts ; l'eau a également une importance dans le culte religieux (baptistères, ablutions, ...). À partir du XIII<sup>e</sup> s., des textes, notamment les *Statuts* municipaux, attestent du regard porté sur la question du rejet des eaux usées (Crémieux 1917 ; Pernoud 1949). Les ruissellements sont un souci récurrent dans cette ville au relief escarpé ; de violents épisodes orageux ont de lourdes conséquences sur les aménagements urbains et sur l'entretien du port.

### 3.1. Capter et amener l'eau dans la ville

Les rivières, les sources, la nappe phréatique, la pluie, les marécages sont autant de sources d'eau ; l'adduction se fait par captage, récupération des eaux de pluie, pompage ou forage, au moyen d'installations collectives ou individuelles. Sa qualité est menacée par un grand nombre de facteurs (fermentation, pollutions dues aux activités artisanales ou aux rejets) et les édiles cherchent à protéger les installations afin d'éviter les contaminations et de faciliter la circulation.

Le territoire de Marseille est traversé par l'Huveaune, au sud, son affluent le Jarret, à l'est, et le ruisseau des Aygalades, au nord (**fig. 51**). Les *Statuts* révisés en 1253 mentionnent la nécessité de dévier une partie des eaux du Jarret afin d'irriguer des jardins et d'alimenter des tanneries dans le quartier de la Blanquerie (Pernoud 1949 ; Amargier 1996). La source de la Frache, autrefois dans le vallon Saint-Martin, sous l'actuelle rue des Petites-Marques, alimentait le Grand Puits, la *Font Piero que raio* et sans doute le *Vallat deis Cougourdos* qui se jetait dans le port. Il n'est pas impossible que ce soit elle qui coule

<sup>106</sup> AD13 380 E 171, fol. 83 et fol. 1395.

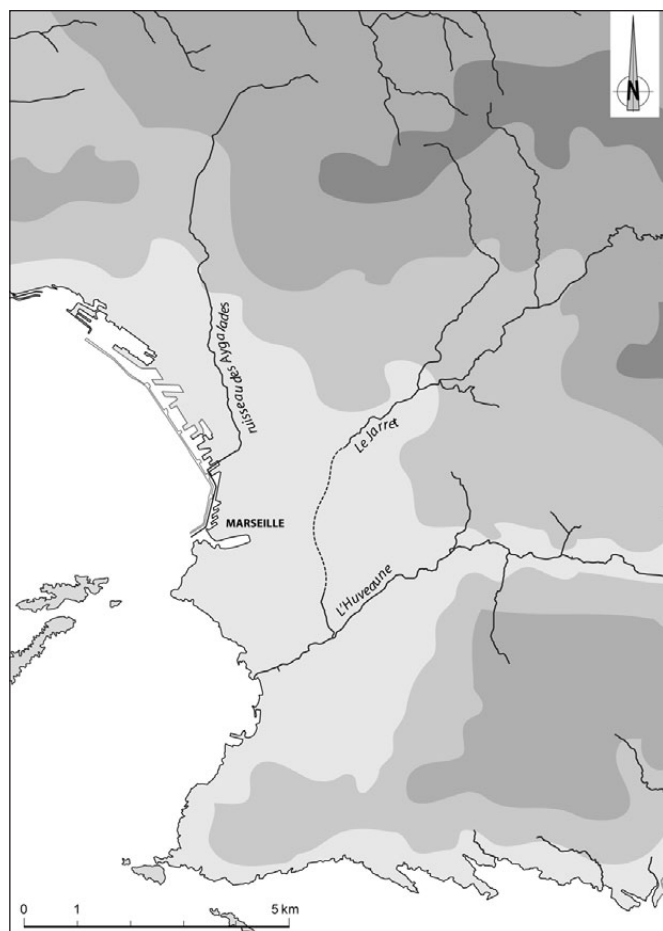


Fig. 51. Carte oro-hydrologique du bassin de Marseille (DAO F. Guériel/Inrap).

dans le fossé qui traverse le site de l'Alcazar du nord au sud. Une autre source proviendrait de l'arrière de l'actuelle église des Réformés et alimenterait une fontaine située sur la place du Cul-de-Bœuf (Chanterac 1837, p. 462).

La partie sud-est du port a été aménagée dès l'Antiquité tardive en salines, lesquelles sont sans doute abandonnées au X<sup>e</sup> ou XI<sup>e</sup> s. (Maurin, Sillano 2001, p. 38-40). Cette zone est ensuite drainée par un réseau de fossés avant l'implantation d'un faubourg (Maurin *et al.* 2001a, p. 44-47). Il s'agissait certainement de permettre l'extension de la ville mais aussi d'assainir ce secteur proche de la ville et de lutter contre le paludisme qui sévit au Moyen Âge dans le sud de la France.

Certaines structures sont héritées de l'Antiquité tardive, voire de l'Antiquité, mais de nouveaux aménagements sont nécessaires dès la période médiévale, tant pour l'alimentation en eau que pour le rejet des eaux usées, car les besoins s'accroissent en même temps que la ville se développe.

### 3.1.1. Au Moyen Âge

La ville basse est déjà bien pourvue en eau, mais les villes épiscopale et prévôtale semblent rencontrer quelques difficultés pour leur approvisionnement. C'est Charles I<sup>er</sup> d'Anjou qui va imposer une politique commune de l'eau et être sans doute l'initiateur de l'aqueduc dit de l'Huveaune. Dès 1262, il demande que les pierres issues de la destruction des remparts soient utilisées pour construire des fontaines et des aqueducs. En 1310, le conseil municipal décide de la construction de neuf fontaines, six dans la ville basse (les habitants devront payer une taxe dite « fontanière ») et trois dans la ville haute. En 1318, il s'agit de créer de nouveaux abreuvoirs (Amargier 1996). Une commission de prud'hommes maçons est chargée de régler les différends autour des constructions mais aussi de l'écoulement des eaux (Pernoud 1949, p. 41). En 1332, des préposés des eaux sont nommés, un par sixain de la ville basse (Amargier 1996).

#### *Le vocabulaire des circulations et des usages hydrauliques*

Les appellations des adductions d'eau procèdent d'une certaine diversité parmi lesquelles il est parfois difficile de distinguer les particularités techniques propres à chacune, les termes utilisés étant souvent employés comme synonymes par les rédacteurs des textes latins.

Les dénominations les plus anciennes (fin du XIII<sup>e</sup> s.) concernant les circulations d'eau ne donnent que peu d'indications précises bien que les *Statuts* municipaux du milieu du siècle soient relativement explicites quant à la nécessité de procéder à des aménagements. En 1297, il est question de *bedal* et de *giet*, deux termes qui semblent pour le premier désigner le cours principal du Jarret (*bedale mayrem*), le deuxième une dérivation secondaire<sup>107</sup> ; dans le contexte, le mot *vallatum* est synonyme de *bedal* : « ...*infra dictum bedale seu vallatum* »<sup>108</sup>.

Les textes relatifs aux travaux d'adduction d'eaux en 1319 diversifient le lexique et introduisent la notion de conduits couverts (« *crotono videlicet lausis copertis* », *aqueductus*). Le terme *crota* trouve enfin une confirmation d'usage avec son synonyme *aqueductum* en 1474. En 1366 on mentionne « *dels oydes per quos aqua decurrit ad fontes hujus civitatis* »<sup>109</sup>. En 1396 on rapproche

<sup>107</sup> Levy 1980, à l'entrée *get*, propose « rejeton, pousse... ».

<sup>108</sup> AD13 64 H 1, n° 7 ; Albanès 1879, p. 266. On distingue dans les textes le *vallatum Jarretis* avec le fossé de la ville appelé *vallatum meniarum* ou *vallatum civitatis*.

<sup>109</sup> AD13 BB 25, fol. 154v. Le terme latin *osdeorum* est employé en 1395, AD13 1 HD B 6, fol. 80.



Fig. 52. L'aqueduc médiéval près de la porte d'Aix (cl. M. Moliner/Atelier du Patrimoine).

deux termes génériques *adaguerio sive transversia per quam ducitur seu derivatur quedam aqua...* (Albanès 1879, LXIX).

On signale une *carrariolo aquario* (littéralement « le sentier de l'eau ») près de Crote-Vieille en 1430<sup>110</sup>. À la fin du XV<sup>e</sup> s. on dénomme une dérivation *essugarie* c'est-à-dire un ruisseau d'assèchement<sup>111</sup>. On notera en 1512 l'existence d'une martellière (*porteta*) servant à réguler l'arrivée de l'eau dans la rue des ateliers *una porteta per ont intre l'aigua en la Curateria*<sup>112</sup>.

### L'aqueduc de l'Huveaune à la porte d'Aix

L'achèvement du programme de travaux de l'Hôtel de région a nécessité une fouille de sauvetage ponctuelle en décembre 1988 sur le tracé de l'ancien aqueduc médiéval dit de l'Huveaune, entre le tronçon encore en élévation de nos jours, doté d'un arc brisé (fig. 52) et le départ du versant oriental de la butte des Carmes (Moerman *et al.* 1989). Les découvertes précisent la sortie dans la ville de cette arrivée d'eau qui franchissait d'est en ouest le col entre la butte des Carmes et la colline Saint-Charles au moyen d'une série d'arcades sur une longueur de 170 m.

Cet aqueduc a été, jusqu'au XIX<sup>e</sup> s., l'élément principal de la distribution de l'eau dans Marseille *intra muros*. Construit au XIII<sup>e</sup> s., il est alimenté à son origine par des captages divers. On possède un levé précis du parcours terminal qui franchit le vallon Sainte-Barbe ou de la Frache sur une série d'arcades bien dessinée sur les gravures anciennes (Melquiond 1882). C'est l'extrémité occidentale de cet ouvrage qui a été expertisée sur près de 300 m<sup>2</sup> et a permis d'en préciser la structure, la chronologie et les différentes modifications jusqu'à son abandon.

Ces états témoignent de la construction et des aménagements d'une conduite d'eau aérienne, datée de la première moitié du XIV<sup>e</sup> s. à partir du mobilier recueilli en stratigraphie. À l'est, la partie aérienne était conservée

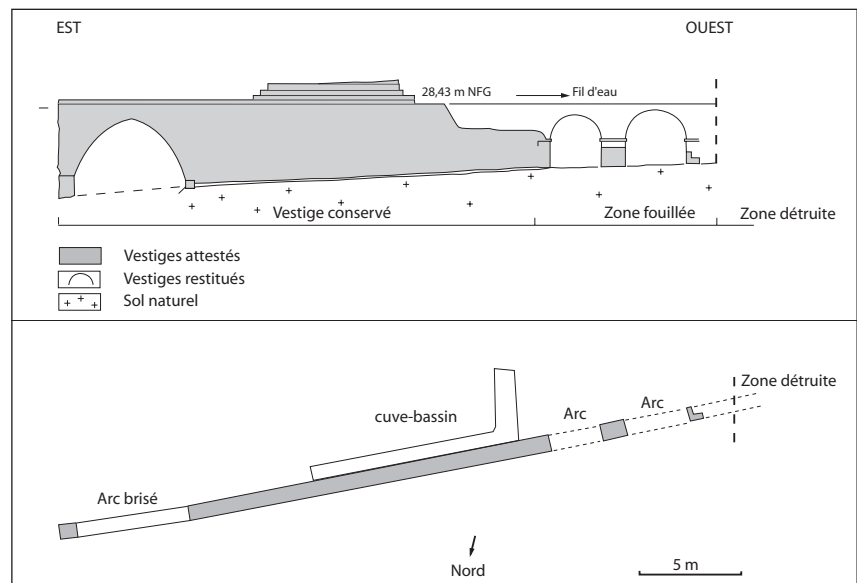


Fig. 53. Plan et élévation de l'aqueduc (DAO M. Moliner/Atelier du Patrimoine).

avec son arc brisé et le canal aérien où l'eau s'écoulait par gravité, encore en place, tandis qu'à l'ouest la fouille a révélé de nouvelles arcades qui avaient disparu dans le bâti moderne. Les deux arches ainsi restituées s'appuyaient à l'ouest sur une maçonnerie, ou massif de culée, à partir duquel la conduite d'eau passait en souterrain pour franchir le rempart et pénétrer en ville<sup>113</sup> (fig. 53). Trois structures de blocs de calcaire taillés avec un blocage de moellons constituent les piédroits et le pilier de deux arches en plein cintre dont la hauteur sous claveau peut être restituée à 2,80 m grâce au chaînage horizontal identifié dans un piédroit. Celles-ci supportaient

<sup>110</sup> AD13 351 E 240, fol. 175v.

<sup>111</sup> AD13 1 HD B 25, fol. 4v.

<sup>112</sup> AD13 4 HD B 9, fol. 69.

<sup>113</sup> Sur l'emprise de l'intervention, ces vestiges précis étaient détruits. L'entrée souterraine de l'aqueduc en ville aurait été repérée lors des fouilles de la butte des Carmes en 1982.

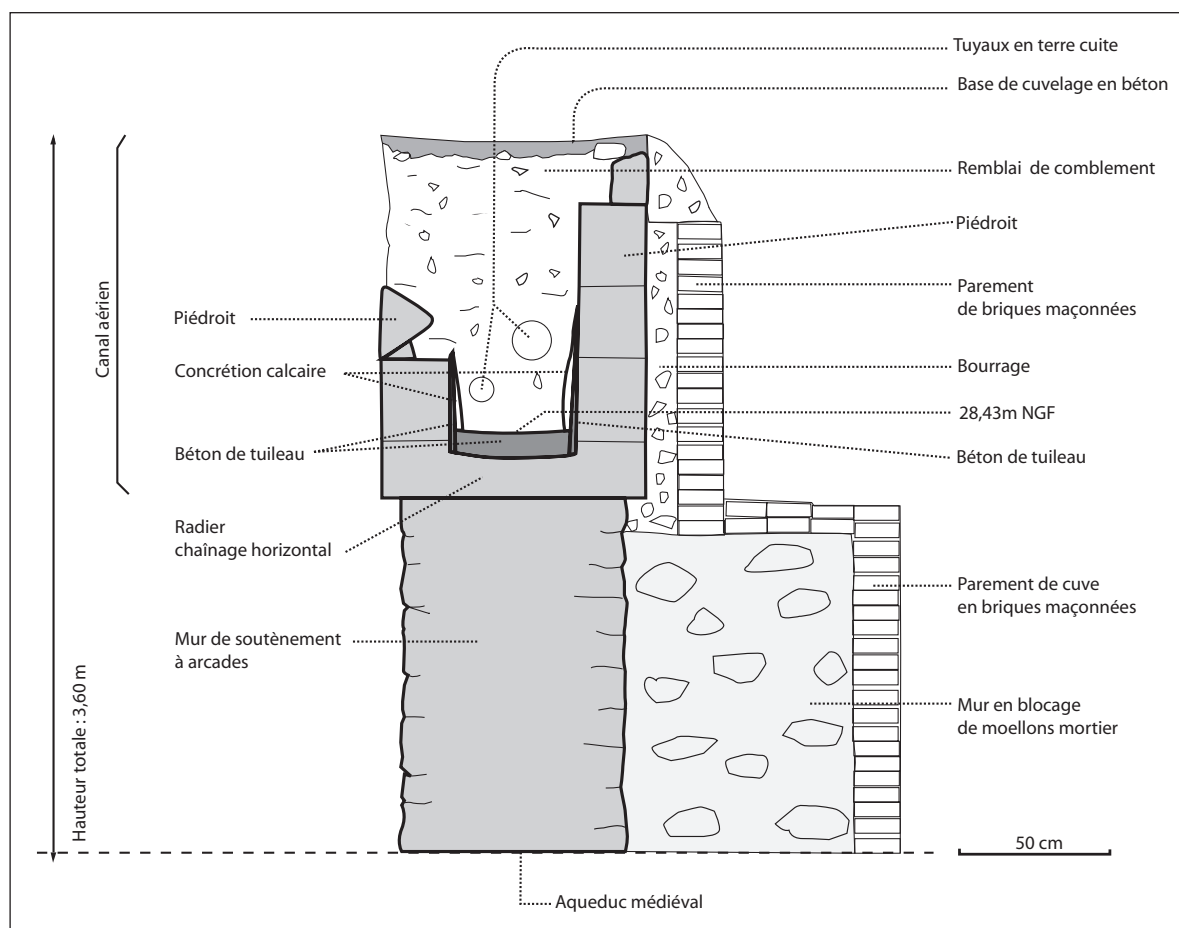


Fig. 54. Coupe de l'aqueduc (DAO M. Moliner/Atelier du Patrimoine).

le conduit aérien constitué d'un canal en pierres de taille régulièrement assisées, enduites à l'intérieur de béton hydraulique, lequel a permis de relever le fil d'eau ici à 28,43 m NGF (fig. 54). Des concrétions calcaires attestent la circulation de l'eau. La couverture, sans doute des dalles horizontales, ne nous est pas parvenue. Très rapidement, au cours du XIV<sup>e</sup> s. et dans la première moitié du XV<sup>e</sup> s., des remblais comblent la partie basse des arches et de petits aménagements signalent un espace de circulation. À l'Époque moderne, des remaniements ponctuels liés à la création d'îlots d'habitations affectent l'ouvrage, mais l'arrivée d'eau est maintenue. Aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> s. des bassins sont accolés à l'ouvrage et l'eau est canalisée dans le conduit aérien avec la mise en place de deux conduites en terre cuite.

Sur le chantier archéologique, aucune information ne confirme la date de construction au XIII<sup>e</sup> s. proposée par les textes d'archives. Les vestiges mis au jour, massif de culée à arcades et le segment en élévation avec une arche brisée, sont peut-être une reconstruction ou une réfection dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> s. d'un ouvrage

hydraulique monumental capital –car unique apport extérieur– pour l'alimentation en eau potable de la ville.

#### *D'autres ouvrages collectifs*

Un autre ensemble hydraulique est construit à la fin du XII<sup>e</sup> s. sur le site de l'Alcazar en même temps qu'une importante tannerie qu'il alimente (Léal, Paone 2001b). Il se compose d'un puits-citerne, de deux tronçons d'aqueducs et d'un puits terminal qui possède un coffrage de bois derrière le cuvelage maçonné (cf. *infra* § II, 3, 2.2.2.). Il n'a pas été possible de déterminer si l'industrie a été abandonnée du fait d'un envasement du complexe hydraulique ou si ce dernier a été abandonné suite au déplacement de la tannerie vers un autre quartier.

Sur le chantier Bargemon a été retrouvé un grand puits<sup>114</sup> associé à une cuve (Paone 2005). La découverte de fragments de godets laisse penser qu'il s'agit d'une

<sup>114</sup> Le diamètre de la partie conservée est de 3,30 m.

noria qui était accessible dans le cœur d'îlot par une venelle. Ce type de puits est pourvu d'une roue verticale, munie d'une courroie dans laquelle sont insérés les godets. L'ensemble est actionné par une roue horizontale mise en mouvement à la main ou par un animal (**fig. 55**).

Les puits associés à une activité artisanale ou collective ont des diamètres importants (3,30 m au minimum pour celui du Mazeau, 7 m pour le puits citerne, ou plutôt le bassin de décantation, de la tannerie). Des différents systèmes de captage (pompe à vis d'Archimède, pompe à piston, *noria* à chaîne) qui étaient alors essentiellement en matériaux périssables (bois et cuir), il ne nous reste quasiment rien.

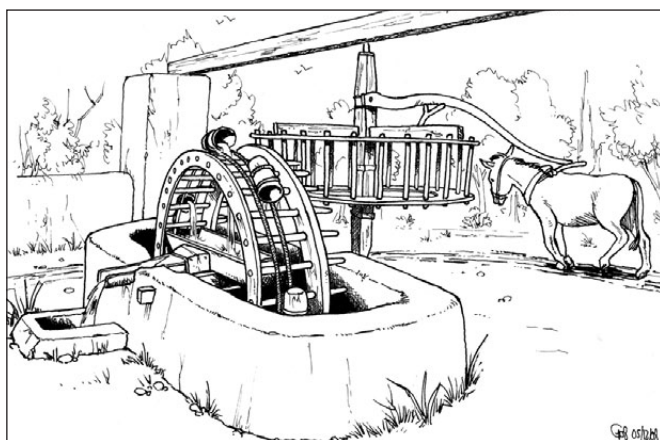


Fig. 55. Restitution d'une *noria* (del. F. Guériel/Inrap).

### Les puits

L'étude des puits retrouvés en fouille n'est pas sans poser quelques problèmes de précision. Leur construction n'est généralement pas datée faute de mobilier dans le chemisage. En outre, il n'est pas toujours possible techniquement d'atteindre le fond du puits où se trouve logiquement le mobilier contemporain de son utilisation. Lorsque le puits n'est pas demeuré en eau, son comblement d'abandon peut être fouillé et apporte en général une datation assez basse indicatrice de sa longévité. De même les puits d'époque médiévale peuvent avoir été curés et rester en usage à l'Époque moderne. Ils peuvent aussi avoir été arasés et le niveau de leur creusement est alors perdu. Ces facteurs d'incertitudes font qu'il est parfois difficile d'établir des relations de contemporanéité entre tous les puits fouillés sur un site.

Les puits, publics ou privés, sont nombreux sur les sites de la ville basse, mais on en trouve également dans la ville haute et dans les faubourgs. Leur diamètre intérieur est habituellement plus petit que celui des puits

associés à un complexe collectif ; ils oscillent généralement entre 0,80 et 1,50 m. Leur implantation varie ; ils peuvent être dans un bâtiment, parfois intégrés à la construction (un exemple de puits en angle dans l'unité E de l'îlot II du quartier du Mazeau), parfois mitoyens (un puits est à cheval entre les unités A et B de l'îlot II du quartier du Mazeau). Il existe aussi un exemple de puits à cheval entre un bâtiment et une rue (dans l'espace B de l'îlot III du quartier du Mazeau, cf. *infra* § II, 2, 2.3.4.). Enfin, ils peuvent être hors bâti, dans une rue, comme le puits construit au XII<sup>e</sup> s. dans la rue Four-du-Chapitre), à un croisement ou sur une place (le Grand Puits se situait au carrefour des rues Grand-Puits et Droite).



Fig. 56. Puits médiéval dans le bourg de Morier (cl. T. Maziers/Inrap).

La facture des puits médiévaux est généralement soignée, les moellons sont minutieusement disposés et jointoyés (**fig. 56**). Un puits observé dans la partie sud du chantier Bargemon possède un fond dallé. Les aménagements de surface liés aux puits sont rarement retrouvés en fouille, néanmoins un puits aménagé d'une rigole d'écoulement pour le trop plein des eaux a été observé en diagnostic à l'est du Centre Bourse (Scherrer, Chevillot 2006, p. 59-65).

Ce savoir-faire caractéristique de l'époque médiévale se perd à l'Époque Moderne ; il est sans doute entretenu au sein d'une corporation de puisatiers bien organisée.

### Les structures de stockage de l'eau

Le stockage de l'eau s'effectue au moyen de bassins, de fontaines, d'abreuvoirs, lavoirs et de divers contenants (pots, tonneaux...). Les maisons sont pourvues de gouttières ou chenaux qui se déversent dans des bassins ou des tonneaux situés à leur débouché. De ces aménagements, il ne nous est quasiment rien parvenu du fait



des arasements d'époques ultérieures (les bâtiments sont rarement conservés en élévation, les blocs sont récupérés et les éléments en bois ne sont pas conservés). L'îlot II du quartier du Mazeau a néanmoins fourni un exemple de bassin surmonté d'une voûte, situé dans un espace ouvert (**fig. 57**). Dans une maison mitoyenne était bâti un ensemble de deux cuves dont une était enduite. Il peut s'agir de citernes, mais des glacières ou latrines peuvent avoir les mêmes caractéristiques architecturales (cf. *infra* § II, 2, 2.3.3.).



Fig. 57. Vue de la cuve d'une maison du Mazeau (cl. M. Derain/Inrap).

Les textes parlent de la création de fontaines qui, en dehors de leur aspect pratique, sont aussi un ornement de la ville et parfois le lieu de dévotions, comme la fontaine située rue Fontaine-Saint-Claude où les tanneurs avaient placé une image de leur patron. Un texte de 1296 mentionne la construction d'une fontaine à la Pierre de l'Image (cf. *infra* § II, 1, 1.3.3.), un autre du XIV<sup>e</sup> s. indique que l'installation de la fontaine Saint-Jacques-des-Épées a condamné la porte d'un riverain (Amargier 1987). Des mentions concernant les abreuvoirs apparaissent dans les textes, en général pour demander que ceux-ci ne soient pas pollués par des immondices ou par le lavage du linge (Amargier 1987). Ces monuments, également lieu de sociabilité, n'ont pas été trouvés en fouille<sup>115</sup>. Citons toutefois la fontaine (ou bassin) découverte sur le chantier de la place Jules-Verne de laquelle est sortie beaucoup de vaisselle en verre.

De même, les conduites ne sont en général pas retrouvées. Elles pouvaient être en bois ou en terre ; si elles étaient en plomb ou en terre cuite, les matériaux ont été récupérés. Des canalisations de terre cuite ont néanmoins été observées, dans l'entrepôt du quartier du Mazeau (mais il s'agit de tuyaux aériques) et une autre datée du XII<sup>e</sup> s. bordant un mur dans un sondage de

diagnostic au sud du jardin des vestiges (Paone 2005, Scherrer, Chevillot 2006).

### 3.1.2. À l'Époque moderne

La période moderne voit certains équipements médiévaux perdurer, les puits notamment ; l'aqueduc est restructuré et les aménagements se multiplient. Les sources textuelles, beaucoup plus nombreuses qu'au Moyen Âge permettent d'appréhender plus facilement l'importance donnée aux problèmes liés à l'eau.

#### *Les adductions publiques : l'aqueduc de l'Huveaune et son réseau hydraulique*

À l'Époque moderne, la ville est déjà largement pourvue en eau grâce aux réseaux raccordés à l'aqueduc de l'Huveaune. À la fin du XIX<sup>e</sup> s., G. Melquiond, ingénieur des eaux de la ville de Marseille, dresse une carte précise de ce système hydraulique qui, depuis le Moyen Âge s'est amélioré au fil des siècles et a prévalu jusqu'à l'inauguration du canal de la Durance en 1849 (Melquiond 1882).

L'aqueduc d'origine ne prend pas sa source directement dans l'Huveaune, il draine les eaux des terrains dans lesquels il est creusé. Du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> s., devant l'augmentation de la population, de nouveaux captages sont installés directement sur la rivière du Jarret, puis sur l'Huveaune : le grand et le petit Béal. À l'origine des différentes branches de l'aqueduc, des bassins de décantation permettent de purifier l'eau et d'assurer un débit régulier. Des déversoirs ou cours perdus sont également installés pour purger l'eau des tronçons à réparer. Du réseau souterrain partant de l'aqueduc, G. Melquiond a examiné chaque ramification (galerie, canal ou conduite en poterie) l'une après l'autre. Aux intersections, l'eau est distribuée dans les différentes conduites grâce à des serves de partage.

De nombreuses fontaines publiques, parfois complétées par des abreuvoirs pour les animaux, sont ainsi alimentées par l'aqueduc et représentent la première source d'approvisionnement des habitants. Cependant le droit de capter l'eau directement est accordé à titre privé à certains privilégiés.

#### *Les adductions privées d'après les textes*

Les couvents, par exemple, bénéficient d'un régime spécial. Ainsi dans un acte de 1651 faisant suite à une demande des religieuses du couvent des Récollettes de capter l'eau de l'aqueduc, il est stipulé « *que lesdites*

<sup>115</sup> Les pierres, vraisemblablement taillées, de ces constructions ont sans doute été récupérées.

*religieuses prandront la mesme quantité d'eau qui est accordée aux autres monastères et maisons religieuses de ceste ville conformément à l'ordonnance desd. sieurs consuls »*<sup>116</sup>.

De même dans un procès de 1638 où les pères du couvent des Grands Augustins se voient contester leurs droits « *touchant l'eau qui a coustume d'estre dérivée et rejaillir dans la fonteyne de leur couvant* », l'économe du monastère rappelle qu'au début du XVI<sup>e</sup> s. « *il fust permis et octroyé ausdit pères Augustins de prandre la moitié de l'eau de la fonteyne S<sup>r</sup> Louis qui este hors ceste porte et icelle fere conduire dans leur couvent et dudict couvant au dehors d'icelluy pour donner une fonteyne au public pourveu qu'ils fissent les conduicts de ladite eau a leur propres cousts et despans.* »<sup>117</sup>. La suite de l'acte précise qu'à grands frais les deux fontaines furent construites avec en amont une serve et un cou perdu raccordés au grand puits le plus proche.

Outre certaines entreprises ou institutions, telles les congrégations religieuses, quelques privilégiés peuvent bénéficier d'un captage direct dans leur propriété des eaux de l'aqueduc par des canalisations privées comme en témoigne la déclaration suivante datant de 1685. « (...) *S<sup>r</sup> Anthoni Simon, marchand de cette ville, lequel (...) a déclaré quil possède dans le nouveau agrandissement de cette ville un aqueduc ou bournelage dans le grand chemin après une rue tirant au couvent de Augustins Refformés pour la donation des eaux dont sagit et que led. Simon prend dans les aqueducs de cette ville lequel aqueduc ayant environ 46 cannes de long, prenant son commencement à la sortie de la porte de la propriété de Jacques Riboution jusques dans son jardin et propriété et ce servant et conformément la permission que led. Vincent Martin (...) obtenu de messieurs les présidants et trésoriers généraux de France (...) reconnaist être (...) sous la directe domaine et seigneurie du Roy (...) Declarant led. S<sup>r</sup> Simon vouloir et devoir tenir et posséder led. acqueduc sous la directe immédiate de sa majesté* »<sup>118</sup>.

Un autre exemple, daté de 1658, se rapporte à la permission accordée à un particulier de prélever de l'eau à perpétuité pour l'usage de son terrain car il s'était engagé à exécuter à ses frais la réparation d'une rupture de l'aqueduc de l'Huveaune ayant occasionné des dégâts dans sa propriété (Melquiond 1882, p. 48).

Le privilège de posséder une conduite privée n'est donc apparemment accordé par dérogation spéciale que

dans des circonstances particulières et à condition d'en financer les travaux. En dépit de nombreuses fraudes perpétuées tout au long du XVIII<sup>e</sup> s., les adductions d'eau privées sont loin d'être générales. Ce n'est qu'au début du XIX<sup>e</sup> s. que des redevances commencent à être perçues pour la distribution de l'eau (Melquiond 1882, p. 45) et en corollaire que les raccordements se démocratisent et tendent à se généraliser.

### ***Les conduites d'approvisionnement en eau observées en fouille***

Les exemples d'adduction d'eau dans les fouilles archéologiques sont rares et, en outre, parfois difficiles à mettre en évidence. Les canalisations sont normalement situées dans les rues. Or les fouilles ne sont pas fréquentes sur le réseau viaire, puisqu'elles se concentrent en général sur les îlots qui le bordent. La canalisation n'est donc suivie que sur une distance réduite comprenant la plupart du temps une fraction de conduit et dans le meilleur des cas son point d'arrivée. Lorsqu'on a affaire à un tronçon de canalisation, la caractérisation de son usage comme adduction ou collecteur d'eaux usées n'est pas toujours évidente. Par exemple, nous savons par les textes que les bournaux de terre cuite sont utilisés pour les deux fonctions. En théorie, une obturation du conduit par sédimentation d'origine hydraulique témoigne de l'évacuation d'eaux polluées chargées de différents matériaux tandis qu'un unique dépôt de concrétion calcaire devrait être caractéristique d'une adduction – Melquiond cite un cas de dépôt de calcite limitant à tel point le débit de la conduite qu'elle nécessite une réfection. En pratique, il est parfois difficile de les distinguer sur ce seul critère. Le pendage de la canalisation est déterminant pour savoir d'où provient l'eau et vers quel espace elle s'achemine et en déduire s'il s'agit d'une adduction ou non.

Sur le site de l'Alcazar, une probable canalisation d'adduction maçonnée est construite au début du XVIII<sup>e</sup> s. dans le jardin de la congrégation Saint-Hommebon<sup>119</sup>. Son point d'origine est la rue Nationale ; elle entre ensuite dans la parcelle du couvent où, dans un premier temps, elle se dirige vers le sud-est puis, lorsque des constructions sont établies à son emplacement, vers le sud-ouest, à travers le jardin, où elle se confond alors avec des collecteurs avant d'aboutir sur le cours Belsunce. Elle associe dans sa construction les briques au fond, les moellons de calcaire en parements et les dalles de calcaire en couverture (fig. 58). Dans ce lieu où le captage des eaux est une tradition de haute

<sup>116</sup> AD13 357 E 142, fol. 240. Sillano 2001, p. 138.

<sup>117</sup> ACM DD 275, 23 août 1638. Texte recueilli par J. Cuzon dans Sillano *et al.* 2007b, vol. 2, p. 123-124.

<sup>118</sup> AD13 B 929, fol. 120 8<sup>e</sup> cahier 5, 7 mai 1685. Texte recueilli et transmis par C. Castrucci.

<sup>119</sup> Il s'agit de la canalisation CN2228 orientée nord sud et de son embranchement est-ouest CN2229. Bouiron 2001b, vol 1-2, p. 465.





Fig. 58. Canalisation dans le bourg de Morier (cl. P. Reynaud/Inrap).

date (Bouiron 2001b, p. 92, 121, 159), il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'une nouvelle adduction de l'Époque moderne desserve le couvent. Il est toutefois difficile d'affirmer avec certitude que cette canalisation a bien pour fonction d'acheminer de l'eau propre à la consommation ou à l'irrigation. La présence d'un revêtement hydraulique dans le conduit plaide en faveur d'une adduction ; cependant, son comblement présente, sous une couche d'abandon, un premier niveau de remplissage riche en débris de céramique, de verre, de fer, de faune (ossements, écailles de poissons et coquillages) et de végétaux (noyaux d'olives) (Bouiron 2001b, p. 465). On peut se demander si de tels résidus peuvent s'accumuler dans une conduite d'adduction en fin de vie et ne caractérisent pas plutôt un collecteur. Aucun puits n'a été découvert sur la parcelle de la Congrégation ce qui plaiderait encore en faveur de la première hypothèse.

Sur les fouilles du Tunnel de la Major, deux canalisations de terre cuite ont été découvertes dans le passage d'accès à la chapelle des pénitents blancs de Saint-Lazare

édifiée au milieu du XVI<sup>e</sup> s. et à sa sacristie construite en 1643. La relation entre l'établissement et le réseau n'a toutefois pas été établie lors de la fouille. L'une est composée de *bourneaux* de terre cuite de 0,55 m de long, d'un diamètre de 0,20 m se réduisant à 0,10 m à l'autre extrémité. Le sens d'écoulement de la canalisation n'a pas été déterminé lors de la fouille, mais le vernissage interne d'une des conduites et la proximité de l'établissement religieux pourraient indiquer qu'il s'agit d'une adduction d'eau.

Une autre adduction d'eau, composée d'un bournelage en terre cuite relié à un puits-citerne, a pu être mise en évidence sur la fouille de Sainte-Barbe en 1992. La partie conservée est composée de cinq tuyaux tronconiques emboîtés, d'une longueur de 0,63 m. L'extrémité de la tranchée d'installation de cette canalisation en terre cuite correspond à « un trou et à un tuyau aménagés dans la paroi du puits qui est recouvert de calcite déposée par l'eau qui circule » (Marchesi *et al.* 1992).

Une étude plus systématique des *bourneaux* pourrait peut-être permettre de déceler des productions standardisées et de les situer chronologiquement. Ces canalisations ont été remplacées, sans doute dans le courant du XIX<sup>e</sup> s., par des tuyaux de grès.

### Les puits

Outre l'aqueduc, il existe d'autres moyens de s'approvisionner en eau : les sources anciennes encore présentes à Marseille à l'Époque moderne les puits artésiens et surtout les puits publics et privés dont l'usage demeure prédominant durant cette période. Sur le site de l'Alcazar, comme sur celui de la place Villeneuve-Bargemon, l'utilisation de puits est totalement répandue sur l'ensemble des îlots étudiés. Sur le premier site, on dénombre seize puits pour vingt unités foncières. De même, au XVII<sup>e</sup> s. sur le second site, chaque parcelle est dotée d'un puits.

Les puits du site de Bargemon sont situés en général dans les cours intérieures (les « *ciels ouverts* »). Lorsque les caves se généralisent, au XVII<sup>e</sup> s., ils sont prolongés. En 1603, dans la rue de la Guirlande où une maison doit être reconstruite, il est demandé au maçon de « *combler le puit qui est a present a lad. maison et en creuser ung autre aud. ciel ouvert a l'endroit ou sera avisé avec son vase et pille de pierre de taille bardant led. ciel ouvert de tailhe avec la gorguière pour conduire leau a la rue* »<sup>120</sup>. Nous constatons en effet que les puits successifs sont très proches les uns des autres (fig. 59). Souvent situés à

<sup>120</sup> AD13 360 E 39, fol. 493v : *prix-fait* pour Jean Vinto contre Joseph Courrand et Bernard Poucard (parcelle 390), 19 mars 1603. Texte recueilli par C. Castrucci.



proximité des escaliers, les puits s'intègrent en général à l'architecture environnante : puits d'angle ou puits adossés contre un mur. Certains d'entre eux sont également accessibles depuis le rez-de-chaussée car leur conduit est prolongé en élévation. C'est le cas du puits du *Logis du Rozier* où, à un mètre du sol, une fenêtre rectangulaire encadrée de blocs retaillés de calcaire de la Couronne permet de puiser l'eau depuis la cave<sup>121</sup>. Le chemisage se prolonge au-dessus et laisse imaginer qu'un semblable dispositif est construit au rez-de-chaussée (Thernot 1997, zone 5).



Fig. 59. Deux puits modernes et un puits médiéval (au centre) dans le quartier du Mazeau (cl. M. Derain/Inrap).

Les techniques de construction sont variées et différentes de celles des puits médiévaux dont la mise en œuvre fait l'objet d'un soin minutieux. Une majorité de cuvelages est faite d'éléments montés au mortier ou à la terre, les autres étant construits sans liant. Les matériaux sont toujours très hétérogènes : moellons, cailloux et blocs assortis de carreaux ou tuiles de terre cuite, éléments architecturaux divers en remploi (Sillano 2001, p. 138). Circulaires ou plus rarement quadrangulaires, les puits ont un diamètre interne variant entre 0,60 et 1,30 m. Certains ont conservé leur margelle en pierres de taille (calcaire rose, pierre de Cassis, calcaire coquillier) ou en briques de terre cuite, dans les deux cas maçonnées au mortier.

Un bassin sert parfois de réceptacle pour les eaux du puits qui sont ensuite rejetées à la rue après usage comme en témoigne un *prix-fait* de 1675 concernant la parcelle 27 du site de l'Alcazar située en bordure du Cours : le maçon « *faira un puits de telle profondeur jusque à six pans deau, basti de pierre de roche avec sa bordure en pierres de taille avec son bassin et jorque*

*de pierre pour conduire leau à la rue* »<sup>122</sup>. Aucun aménagement semblable n'a malheureusement été mis en évidence dans les fouilles de l'Alcazar ou de Bargemon.

### 3.2. Évacuer l'eau

La topographie physique de la ville induit une circulation naturelle des eaux de ruissellement avec laquelle les urbanistes durent composer de tous temps. En témoignent encore aujourd'hui les inondations du Vieux-Port lors d'orages violents.

#### 3.2.1. Au Moyen Âge

L'ancien vallon de la Frache, en périphérie de la ville médiévale, devint tout naturellement la douve du rempart établi à cette époque. Il drainait les eaux de pluie captées à la fois par les versants urbanisés, à l'ouest, et ruraux, à l'est, avant de se déverser dans le talweg de la Canebière puis dans le port. Des mesures sont ordonnées dans les *Statuts* de la ville (XIII<sup>e</sup> s.) pour établir en haut des rues concernées des réservoirs destinés à retenir les eaux de pluie et les immondices qu'elles entraînent (fumier, détrit). Les *Statuts* stipulent en outre qu'il est interdit de rejeter les eaux du Jarret dans le port après leur traversée de la ville, notamment après les rejets des artisanats polluants telles les tanneries ou teintureries (Pernoud 1949, p. 60). L'évacuation des eaux usées drainées par les fossés aboutissaient aux fossés qui longeaient les remparts de façon à ne pas se déverser directement dans le port. De fait, la fouille du fossé sur la place Général-de-Gaulle a livré de nombreux immondices, témoignant qu'il servait de dépotoir (Bouiron *et al.* 2001).

Dans le bourg de Morier<sup>123</sup>, un épisode alluvial de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> s. a largement incisé les vestiges de la première moitié du siècle.

La canalisation des eaux de ruissellement se faisait aussi dans les rues où des rigoles pouvaient être aménagées. Les rues qui possèdent un pavage peuvent présenter un fil d'eau central. Sur la rue Sainte-Catherine (fouille de la place Général-de-Gaulle), des fils d'eau perpendiculaires à l'axe de la rue reliaient les descentes de gouttière au fil d'eau central (Maurin *et al.* 2001b, p. 87-89). La rue des Cordiers (bourg de Morier) présente aussi un fil central ; les restes de calade observés dans les rues Sainte-Claire et de Morier dans le bourg du même nom sont pourvus d'une évacuation axiale

<sup>122</sup> AD13 380 E 171, fol. 1411. Texte recueilli par C. Castrucci.

<sup>123</sup> Pour les descriptions de structures dans le quartier de la Major voir plus loin les chapitres § II, 1, pour le quartier du Mazeau § II, 2 et pour le bourg de Morier § II, 3.

<sup>121</sup> Rinalducci 1997, p. 16 : l'îlot nord et l'îlot est, zones 5, 6 et 8.

(fil d'eau ou rigole). Par ailleurs, les niveaux de circulation en terre portent souvent trace des épisodes de ruissellement, caractérisés généralement par des flaques de gravillons et galets.

Quelques exemples d'aménagements d'évacuation des eaux de pluie ont été retrouvés en fouille ; la rue de la Guirlande est aménagée d'une rigole le long d'un bâtiment et dans la rue de la Taulisse des tuyaux de plomb ou de terre cuite intégrés dans les façades se déversent dans un égout situé au centre de la rue. La rue de Morier était dotée d'un caniveau central. Ces égouts sont des constructions en pierre avec des piédroits et des dalles de couverture, le fond étant dallé ou pas.

La question du statut des aménagements est difficile à appréhender pour le Moyen Âge. Dans la ville basse, l'entretien des rues est géré par les prud'hommes des sixains et contrôlé par deux autres prud'hommes ; les riverains doivent cependant entretenir la rue devant leur maison. Nous ne savons pas ce qu'il en est pour les égouts.

### 3.2.2. L'évacuation des eaux usées ou pluviales à l'Époque moderne

L'évacuation d'eau est souvent gérée par les pouvoirs publics, communaux en particulier. Cependant, le réseau des eaux usées part de conduites privées liées à l'habitat, et souvent retrouvées en fouille.

#### Les conduites privées

Les conduites d'eaux usées dans les espaces privés sont en général associées à des aires de lavage, cuisine ou buanderie. De nombreux prix-faits donnent des exemples de l'emplacement des conduites par rapport aux différentes structures hydrauliques puits, *pille* ou *bassin* et apportent parfois des renseignements sur leur situation dans l'architecture de la maison. Ainsi en 1650, dans la maison du S<sup>r</sup> Jean Decampz le maçon devra « *poser la pille à lad(ite) cuisine tout proche du puis, y mettre un canal de taille de trois pans de long allant à la rue pour donner cours aux eaux ; boucher les trous que lon fera pour oster lad(ite) pille du lieu où elle est à présent, au dessoubz dicelle, fera deux murettes à fasson darmoire de mallons plats* »<sup>124</sup>. Ou ailleurs en 1673, « *led. entrepreneur sera tenu comme promet de creuser un puits jusques a six pans deau a ch[asc]une desdittes maisons et bastira jusques au plan de la rue et sa sortie sera faicte de pierre de taille avec sa pille, bassin*

*et conduit jusques a la rue, le tout de taille* »<sup>125</sup>.

À titre de comparaison, sur le site dit de la « Source du Pré » à La Ciotat, dans le faubourg de l'Escalet construit à la fin du XVII<sup>e</sup> s., deux remises situées en bordure du Port-Vieux sont dotées d'une buanderie avec bassins de lavage et canalisations. Les conduites à ciel ouvert ne sont pas en contact direct avec le bassin, l'eau polluée y est probablement déversée à l'aide de seaux. Elles se présentent comme de simples rigoles intégrées soigneusement dans la construction du sol carrelé avec les mêmes *malons* de terre cuite tapissant le fond et disposés de chant pour les piédroits. L'une des buanderies étant installée en fond de remise, la canalisation, d'une longueur de 7 m, longe le mur de la pièce pour acheminer l'eau à l'extérieur, en direction du port (Mellinand 2007, p. 139 et 145).

À Marseille, la rareté de structures identiques retrouvées en fouille peut s'expliquer par l'emploi fréquent de canalisations en pierre de taille, comme l'attestent les *prix-faits*. Probablement apparentes, celles-ci ont pu être récupérées. À l'intérieur d'un habitat du XVI<sup>e</sup> s. (place Villeneuve-Bargemon), une canalisation privée d'une facture très soignée longe un mur de refend pour s'évacuer dans la rue de la Guirlande. L'eau y circulait, peut-être à ciel ouvert, sur un fond de dalles peu épaisses de calcaire lacustre sciées, de 0,60 à 0,70 m de long pour une largeur de 0,45 m. Des dalles plus petites posées de chant délimitent le conduit de 0,20 m de large pour une hauteur de 0,16 m<sup>126</sup> (**fig. 60**). C'est certainement une disposition semblable de canal longeant le mur d'un espace privé qui est mise en évidence dans la partie nord-est de la même rue, par une évacuation en pierre de taille, conservée en limite d'îlot. Elle est inclinée vers le centre de la voie, vers un probable collecteur<sup>127</sup>. Un autre cas de caniveau courant au pied du mur dans un couloir est signalé sur le même site dans le logis de la Taulisse par un *prix-fait* de 1643 : « *par moyen du tuyau de pierre de taille quy est long la muraille maistresse dans le courroir du derrière lequel a esté pareillemans réparé et remis en bon estat* »<sup>128</sup>.

Dans une autre maison de la rue de la Guirlande, l'évacuation d'eaux usées provenant de l'étage s'écoule vers une canalisation située sur la voie parallèlement au

<sup>124</sup> AD13 360 E 80, fol. 1112 : *prix-fait* Jean Descampz/Cauvin, 5 décembre 1650. Texte recueilli par C. Castrucci.

<sup>125</sup> AD13 380 E 169, fol. 380 : *prix-fait* Antoine Amalric, 1673. Texte recueilli par C. Castrucci.

<sup>126</sup> Sillano 1997, 6 : zones 11 et 12 de l'îlot sud, p. 6.

<sup>127</sup> Paone 1997, 6 : zone 7 et MCR zone 2, secteur 11, p. 6 (rue de la Guirlande).

<sup>128</sup> AD13 360 E 75, fol. 561 : *prix-fait* Raphaël Antelme, Logis de la Taulisse (parcelle 358), 1643. Texte recueilli par C. Castrucci.





Fig. 60. Canalisation construite sur la parcelle 386 du quartier du Mazeau (cl. M. Derain/Inrap).

mur de façade<sup>129</sup>. La conduite est vraisemblablement encastrée dans le mur, car à sa base, une dalle surcreusée est intégrée dans la maçonnerie. L'aménagement de cuisines au rez-de-chaussée ou à l'étage avec leur système d'évacuation des eaux polluées inclus dans la maçonnerie est une pratique courante illustrée de manière récurrente dans les *prix-faits*. En 1662, on trouve ainsi témoignage de travaux d'installation d'une « *pille en lad(ite) cuisine avec les bourneaux et gorgue quy se poseront dans la murailhe pour conduire leau à la rue* »<sup>130</sup>. De même, au premier étage d'une habitation sont construits « *ung eyguier avec sa pille de taille de trois pans en carré avec*

*ses bourneaux pour conduire leau a la rue* »<sup>131</sup>. Les canalisations raccordées à des espaces de travail peuvent recéler dans leur comblement des témoins de l'activité pratiquée. Par exemple la sédimentation d'un conduit de la rue de la Guirlande est apparue riche en écailles de poissons.

D'autres installations hydrauliques sont destinées à la canalisation des eaux de pluie. Ainsi à proximité, dans la rue de la Taulisse, des dispositifs d'évacuation des eaux de gouttière ont été observés aux angles de deux parcelles contiguës. Seul l'un d'entre eux est conservé et a pu être décrit. C'est un aménagement de briques et d'une dalle de calcaire installé sur un lit de pose de sable.

Sur le site du Tunnel de la Major, à la suite du percement d'une cave dans la maison du Chapitre à partir du deuxième quart du XVIII<sup>e</sup> s., une canalisation traversant la cour est installée juste au devant de l'escalier d'accès au sous-sol. Elle se présente sous forme d'un canal circulaire de 10 cm de diamètre, couverte par des briques<sup>132</sup>. La canalisation devait avoir pour fonction de protéger l'accès à la cave du ruissellement des eaux de pluie car dans un second temps, l'entrée en est entièrement abritée par une construction.

Enfin, un réseau de caniveaux privés se raccordant à un collecteur public a été retrouvé sur le site de la place Villeneuve-Bargemon, dans un espace ouvert donnant sur la rue de la Miséricorde. Il permet l'évacuation des eaux de deux parcelles voisines. Le conduit principal situé dans le même axe que le collecteur de la rue est composé, comme lui, d'un fond de dalles de calcaire tendre et de piédroits de moellons divers liés au mortier. Il est, à l'origine, probablement recouvert de dalles. Il a été plusieurs fois repris et additionné de nouveaux embranchements. L'un de ces prolongements est formé d'un alignement de plaques de schiste sur lesquelles des traces d'oxyde de fer mêlées à des dépôts de calcites témoignent peut-être de la présence d'une canalisation métallique. Après s'être comblé progressivement, le canal principal et sa dernière ramification sont obturés vers la fin du XVII<sup>e</sup> s.<sup>133</sup>.

Si la plupart des canalisations privées trouvées en fouille sont maçonnées avec des dalles de calcaire ou des briques de terre cuite et des piédroits de matériaux divers, des *bourneaux* ont, comme il est indiqué dans les *prix-faits*, également dû être employés pour l'évacuation des eaux usées en provenance des habitations. Dans les fouilles du Tunnel de la Major, rue Four-du-Chapitre, des canalisations de *bourneaux* de terre cuite de 0,20

<sup>129</sup> CN2334, Paone 1997, 6 : CSR zone 7 et MCR zone 2, secteur 11, p. 6 (rue de la Guirlande).

<sup>130</sup> AD13 393 E 82, fol. 715 : *prix-fait* pour Mathieu de Madières passé avec Toussaint Simian, M<sup>e</sup> maçon ; le 10 octobre 1662. Texte recueilli par C. Castrucci.

<sup>131</sup> AD13 360 E 72, fol. 360, *prix-fait* Jean Griffet, 1637. Texte recueilli par C. Castrucci.

<sup>132</sup> CN7137, Barra *et al.* 2004, p. 346.

<sup>133</sup> Paone 1997, 3-5 : MCR zone 2, secteurs 9, 2 et 7.





Fig. 61. Réseau de canalisation dans la rue de la Guirlande  
(cl. A. Arbion/Inrap).

à 0,25 cm de diamètre ont été interprétées comme des caniveaux. L'orientation des canalisations et le sens des *bourneaux* permettent en effet de supposer qu'elles proviennent d'une ou de plusieurs propriétés situées en bordure de rue (Barra *et al.* 2004, p. 366). Mais de nouvelles observations seraient nécessaires pour mieux comprendre l'usage qui est fait des tuyaux de terre cuite dans les espaces privés.

### *Les collecteurs de rues*

Le plus souvent les collecteurs d'eaux usées ont évolué dans les rues jusqu'à l'Époque contemporaine, les installations les plus récentes ayant fait disparaître les plus anciennes. Cependant les caniveaux à l'Époque moderne sont assez bien documentés par les fouilles marseillaises. Le chantier de l'espace Bargemon est en particulier riche d'exemples de rues tournées vers le port qui possèdent chacune leur canalisation centrale (fig. 61).

Sur le site du Tunnel de la Major, dans l'îlot nord du vallon, une ruelle construite au plus tôt à la fin du XVII<sup>e</sup> s. dessert les arrières-cours des habitations qui devaient probablement abriter certaines tâches ménagères liées à l'eau. Pour l'évacuation des eaux usées ou de l'eau de ruissellement, la ruelle, en pente douce d'est en ouest, est équipée d'un simple fil d'eau courant le



Fig. 62. Premier caniveau dans la rue de la Guirlande (XVI<sup>e</sup> s.)  
(cl. F. Parent/Inrap).

long de la façade sud. Il est composé d'un alignement de galets légèrement surbaissé par rapport au reste du pavement (Barra *et al.* 2004, p. 344).

Cet exemple demeure anecdotique car les rues sont en général équipées de collecteurs d'un gabarit beaucoup plus important. Sur le site de l'espace Bargemon, dans la rue de la Guirlande, un caniveau central en pierre de taille est aménagé au plus tôt au XVII<sup>e</sup> s. et reste en usage jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> s. Il est constitué d'un alignement de conduites monolithiques en calcaire de Saint-Victor. Les blocs mesurent 1 m en moyenne pour une hauteur de 0,45 m ; ils sont creusés d'une gorge de 0,25 m de largeur pour une profondeur de 0,16 m. La



couverture de dalles de calcaire blanc est calée par des assises de briques en terre cuite. Le tout est lié par un mortier hydraulique<sup>134</sup> (fig. 62).

Mais dans la majorité des cas, les caniveaux sont maçonnés selon une technique universelle héritée de l'Antiquité. L'eau y circule sur un fond de dalles de calcaire ou de terre cuite, entre deux piédroits composés de moellons et cailloux en matériaux divers liés au mortier. La couverture est le plus souvent faite de dalles de calcaire. Dans les phases les plus récentes et dans le cas de collecteurs à grand débit, il arrive qu'elle soit voûtée. La largeur des conduits varie de 0,25 à 0,55 m en fonction de l'importance et de la situation de la rue dans le réseau. La hauteur est plus difficile à évaluer, la partie supérieure des caniveaux n'étant en général pas conservée. Le remplissage interne de la conduite révèle souvent un comblement progressif par sédimentation hydraulique, le mobilier céramique contenu dans les dépôts témoignant d'une date à laquelle elle a cessé d'être entretenue.



Fig. 63. Second caniveau dans la rue de la Guirlande (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.)  
(cl. F. Parent/Inrap).

Pour illustrer leurs différentes mises en œuvre, nous mentionnons quelques exemples de canalisations empruntés surtout aux fouilles de l'espace Bargemon. Dans l'axe de la rue de la Guirlande, un caniveau du XVI<sup>e</sup> s. est remarquable par sa mise en œuvre entièrement composée de galets et cailloux liés au mortier<sup>135</sup> (fig. 63). Un peu plus loin, le caniveau de la rue de la Prison, daté entre le milieu du XVI<sup>e</sup> s. et le milieu du XVII<sup>e</sup> s., a bénéficié d'un soin particulier apporté à la taille de ses dalles de fond légèrement surcreusées pour former un conduit<sup>136</sup> (fig. 64). Le pendage de la canalisation en direction du port est de 4 à 5 %. Une voie parallèle, la rue de la Miséricorde, a conservé dans son intégralité un égout abandonné au XVII<sup>e</sup> s. Le fond et la couverture sont composés de dalles rectangulaires de calcaire dur disposées transversalement par rapport à l'axe de l'égout. Délimitant un conduit de 0,30 à 0,40 m de large, deux parements d'une hauteur de 0,54 m sont construits de moellons de calcaire tendre et cailloux de poudingue liés au mortier maigre. La couverture est



Fig. 64. Canalisation de la rue de la Prison (cl. T. Maziers/Inrap).

composée des mêmes dalles que le fond, d'une longueur moyenne de 0,70 m pour une largeur de 0,30 à 0,50 m et disposés transversalement également (fig. 65). Parallèlement un collecteur de construction plus récente lui est juxtaposé. Son parement oriental réutilise le parement ouest du premier égout. Il est couvert d'une voûte en plein cintre de 0,40 m de diamètre constituée de briques (Jandot 1996).

### *L'écoulement des eaux dans le port*

Lorsque la place du Grand-Caire fût établie à l'emplacement de la douve du rempart, elle-même coïncidant

<sup>135</sup> CN5006, Mellinand 2005, p. 326-327.

<sup>136</sup> CN6020, Mellinand 2005, p. 143-145.

<sup>134</sup> CN5046, Mellinand 2005, p. 326-327.



avec le vallon Saint-Martin, il semble que ce soient des canaux, creusés sur sa périphérie, qui s'y substituèrent. Ainsi trouvons-nous mention d'un « *fossé au devant de lad. maison* »<sup>137</sup> sise sur cette place. Lorsque ce lieu devint le Cours, il n'est plus fait mention de canaux, ce qui implique l'existence d'un collecteur important sous cet axe. La réalisation de l'agrandissement de Louis XIV comporte donc un volet consacré aux eaux, usées ou pluviales, qui n'est pour l'instant abordé dans aucune étude ni encore mis en évidence par l'archéologie (Sillano 2001, p. 137). Pour la fin du XVIII<sup>e</sup> s., un exemple d'égout de grand débit a été découvert lors des fouilles de la place Général-de-Gaulle. Il s'agit d'un conduit voûté de 1,30 m de hauteur sur lequel est notamment raccordé le trop plein d'une fontaine (Bouiron 2001a, p. 127).

Le port est naturellement l'exutoire de toutes ces amenées d'eau, que ce soit depuis les collines sur lesquelles est établie la ville, ou les talwegs qui drainent les collines environnantes. À l'extrémité des rues qui aboutissent au port se trouvent des « palissades » dont la fonction est notamment « de faire barrage au déversement (...) des ordures, déblais et terres de jardin qui, emportés par les eaux pluviales, dévalent les rues aux pentes abruptes. ». Sans doute pour remédier à cette nuisance, « à la fin du XVII<sup>e</sup> s., chaque palissade possède un canal d'égout voûté, construit sur le modèle de celle des oranges<sup>138</sup>, et au moins trois trappes, servant de soupiraux, pour l'entretien des canaux. Cependant, en 1774, les députés de la Chambre de Commerce se plaignent toujours des égouts, qui s'évacuent dans le port. Un plan de la fin du XVIII<sup>e</sup> s. signale que le déversement des eaux de huit rues se conjugue vers la rue Crotte-de-Villages »<sup>139</sup>.

Lors de l'opération de la rue de la République-Surverse, en 2007, l'extrémité

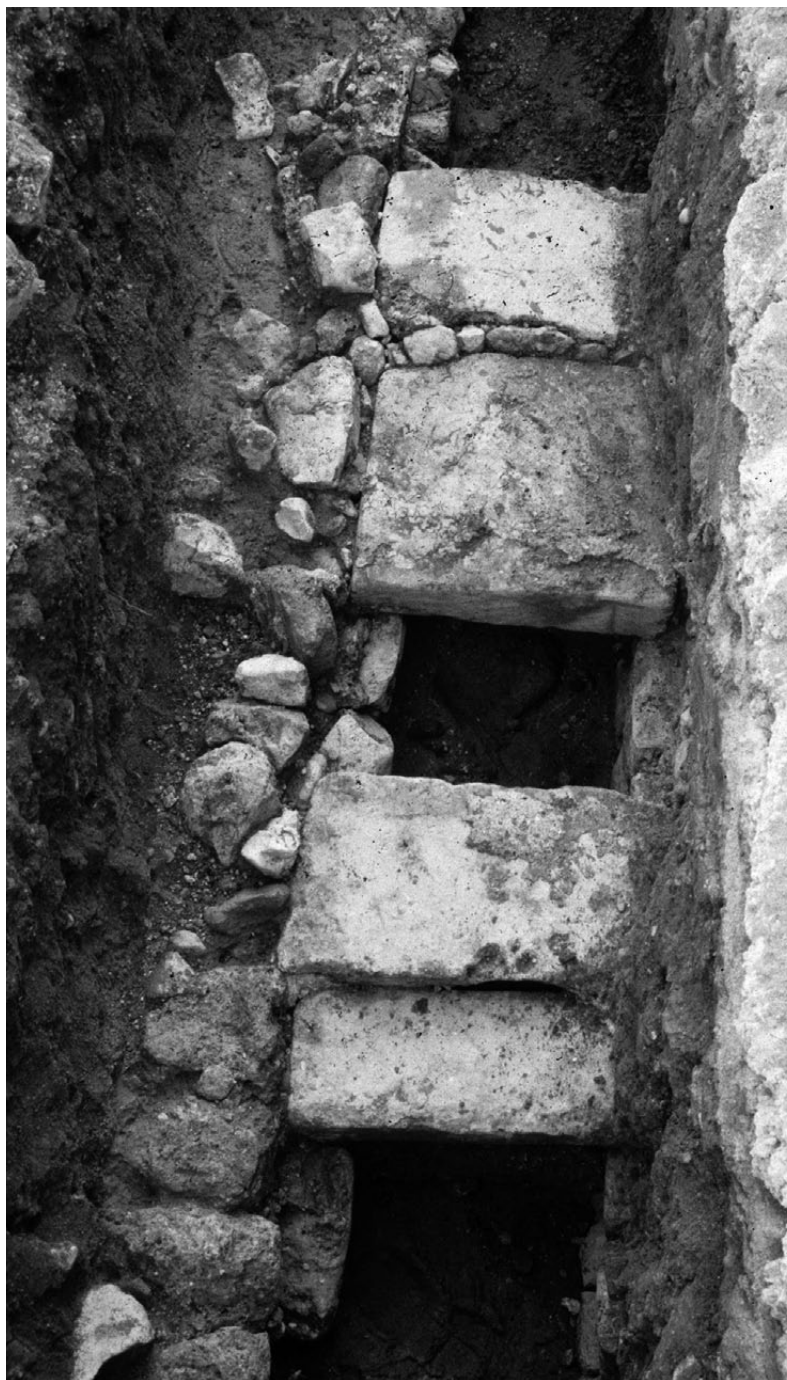


Fig. 65. Le caniveau de la rue de la Miséricorde (cl. C. Jandot/Inrap).

<sup>137</sup> AD13 380 E 125, fol. 417.

<sup>138</sup> La palissade des Oranges prolonge la ruelle de la « Place Neuve ».

<sup>139</sup> Cuzon 2007. Les archives auxquelles se réfèrent ces renseignements sont respectivement : ACM HH 460, lettre des Consuls et Intendants du port, 10 décembre 1635 ; ACM HH 449, devis des ouvrages de maçonnerie, 10 juin 1690, et de charpente, 1<sup>er</sup> juillet 1690 ; CCIM B17 (fol. 196 v), délibérations de la chambre de Commerce ; ACM DD 107, quai du port et rues adjacentes, 1670-1792.

d'un caniveau en provenance de l'îlot des Augustins a été fouillée (cf. fig. 19 et fig. 66). Le caniveau, abandonné vers le milieu du XVII<sup>e</sup> s., est perpendiculaire au quai et se déverse dans le port selon une pente de 6,5 %. Ses dimensions hors œuvre sont de 0,75 m de haut pour une largeur de 0,90 m. La maçonnerie délimite un conduit de 0,45 m de largeur pour une hauteur de 0,40 m. Sur la majeure partie du conduit, le fond est revêtu de rangées de carreaux de terre cuite, parfaitement ajustés. Les



piédroits sont construits essentiellement avec des blocs de calcaire taillés en remploi, agrémentés de briques, pour le réglage de la hauteur. Les dalles de couverture, en calcaire tendre, sont très épaisses (25 cm).

### 3.3. Conclusion

Ce court inventaire des différentes typologies des réseaux hydrauliques de Marseille témoigne d'abord de la faible documentation archéologique. Les fouilles de rue qui permettraient de compléter la documentation sont rares. Le bâti en élévation ayant en général disparu, les canalisations privées observées sont celles qui ont été préservées de la destruction grâce à leur enfouissement après réfection tardive des sols d'habitat. Il est rare qu'elles soient suivies sur l'intégralité de leur

parcours. Les adductions et évacuations publiques de la période moderne qui ont échappé à un remplacement à l'époque contemporaine sont à peine mieux connues. Pour l'étude des premières, un bon complément à la fouille est apporté par l'ouvrage de G. Melquiond qui en fait une description précise, semblable à celle d'un archéologue. Les études d'archives permettent en outre de mieux comprendre la politique de gestion de l'eau. Les extraits de *prix-faits* du XVII<sup>e</sup> s. recueillis par les archivistes à chaque campagne de fouille sont également essentiels pour suppléer au manque d'information. Ils permettent de restituer le cadre domestique des puits et canalisations particulières et parfois d'interpréter des reliquats de tuyauterie retrouvés en fouille, en marge de l'espace privé. Il ressort cependant de cette étude qu'un soin tout particulier est accordé à l'installation des ouvrages liés à l'eau.



Fig. 66. Le caniveau aboutissant au quai du port sur la fouille de la Rue de la République (cl. B. Sillano/Inrap).